
3 1761 08009793 4

LA
TANTE LÉONTINE

COMÉDIE

Représentée pour la première fois, sur la scène du THÉATRE-LIBRE,
le vendredi 2 mai 1890.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Pièces en un acte, faciles à jouer en société et ne contenant que des rôles d'hommes

L'Absente, comédie par Louis Bridier (4 hommes). — Salle à manger. 1 50
Au bureau d'omnibus, saynète par Henry Buguet (2 hommes). La rue. . . . . » 50
Le bain de vapeur, pièce par Henry Buguet (2 hommes). — Une chambre de bain. » 50
Bob et Joë, folie par André Monselet (4 hommes). — Un vestibule. 1 50
Corneille et Richelieu, comédie en vers par Emile Moreau (3 hommes). — Un cabinet de travail. . . . . 1 »
Diogène et Scapin, comédie en vers par Eug. Adenis (2 hommes). — Une place publique . . . . 1 »
Un duel sans témoins, vaudeville par Aug. Jouhaud (2 hommes). — Une mansarde . . . . 1 »
Le guide du bon ton, pochade par Henri Huguet (2 hommes). — Un salon . . . . 1 »
La Rissole et Merlin, scène tirée du *Mercure Galant* par Boursault et R. Poisson (2 hommes). — Un cabinet de travail. . . . . » 50
Maître et valets, comédie en vers par Bartol-Graivil (3 hommes). . . . . 1 »
Une morale au cabaret, proverbe mêlé de couplets par Honoré (3 hommes). — Intérieur de marchand de vins. 1 »
Musique de chambre, comédie par Marc Sonal (5 hommes). — Un salon 1 50
Naturalisme, folie-vaudeville par Emile Max et Ch. Lancelin (4 hommes). — Une chambre 1 50
Une nuit sur la scène, vaudeville par A. de Jallais, H. Audeval et Ch. Blondelet (2 hommes). — Chambre à coucher. 1 »
On demande des domestiques, vaudeville par Chivot et Duru (3 hommes). — Un salon 1 50
Passé midi, folie-vaudeville par Devaux et Dupuis (2 hommes). — Un cabinet d'étude . . . . 1 »
Passé minuit, vaudeville par Lockroy et Anicet-Bourgeois (2 hommes). — Une chambre à coucher. . . . . 1 »
Le prisonnier de Miolans, drame en trois actes et cinq tableaux par M. Charles Buet (20 hommes) . . . . 2 »
Racine à Port-Royal, comédie en vers par Lucien Augé de Lassus (3 hommes). — Une chambre . . . . 1 »
Le tableau, comédie-Bouffe par A. Lénéka et E. Matrat (2 hommes). — Un salon. . . . . 2 »
Tristapatte et Duraflé, vaudeville par Ad. Favre (2 hommes). — Une clairière. 1 50
Trois valets, comédie par Paul Meyan (3 hommes). — Un salon . . . . 1 »

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

MAURICE BONIFACE & ÉDOUARD BODIN

LA
TANTE LÉONTINE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

— DEUXIÈME ÉDITION —



PARIS
TRESSE ET STOCK, ÉDITEURS
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL
1895



A

ANDRÉ ANTOINE

SES AMIS

M. B. — E. B.

PERSONNAGES

DUMONT (60 ans)...........	MM.	ANTOINE.
PAUL MÉRY (25 ans)........		Albert LAROCHE.
HARDOUIN (66 ans)........		PINSARD.
MADAME DUMONT (55 ans)...	Mmes	BARNY.
LÉONTINE (48 ans).........		FRANCE.
EUGÉNIE (18 ans)..........		MEURIS.
MARIA (24 ans)............		Luce-COLAS.

Valenciennes, de nos jours.

LA

TANTE LÉONTINE

ACTE PREMIER

Un salon bourgeois de petite ville. — Porte au fond, portes latérales. Fenêtre à gauche au premier plan. Cheminée à droite. — Table au milieu, piano à gauche au second plan, secrétaire au fond à gauche. Fauteuils et chaises garnis de housses.

SCÈNE PREMIÈRE

EUGÉNIE, puis MARIA, puis PAUL.

Au lever du rideau, Eugénie est assise au piano, et joue *Sultan-Polka*... On entend sonner... Eugénie s'arrête.

MARIA, ouvrant la porte du fond

Mademoiselle, M. Paul Méry.

EUGÉNIE.

Monsieur Paul?... Mais Papa et Maman sont sortis...

MARIA.

Il veut entrer tout de même. Il a à vous dire quelque chose de pressé.

EUGÉNIE, surprise, se levant, après hésitation.

Ma foi, faites entrer, Maria.

Maria introduit Paul et sort.

PAUL (ruban d'officier d'Académie à la boutonnière), — l'air animé, heureux.

Excusez-moi, Mademoiselle, si je me suis permis de forcer la porte. J'avais à vous annoncer une si grande nouvelle !...

EUGÉNIE.

Une grande nouvelle?... (Elle voit Paul sourire.) Heureuse ?...

PAUL, avec un geste de tête affirmatif.

Heureuse.

EUGÉNIE.

Laquelle ?

PAUL.

Devinez. (Eugénie sourit, et hausse les épaules en signe d'ignorance.) Il est mort!

EUGÉNIE, vivement.

M. Bériot? Votre ingénieur en chef? Vous avez sa place?

PAUL.

Me voilà à six mille !... Ai-je besoin de vous dire que j'ai immédiatement lancé une dépêche à Rouen, à mon oncle le colonel?... (Tirant une dépêche de sa poche.) J'ai déjà sa réponse. Mon oncle arrive à Valenciennes par l'express d'une heure quarante; cette

après-midi même, il vient faire à vos parents la demande officielle.

EUGÉNIE, confuse.

Mais...

PAUL.

C'est vrai. Pardonnez-moi. Je n'aurais pas dû entrer ainsi, malgré l'absence de monsieur et de madame Dumont. C'est contraire aux usages. Ne m'en veuillez pas! Si bien élevé qu'on soit, il est des moments dans la vie où le cœur éclate!... Il y a si longtemps, mademoiselle Eugénie, que je vous aime!

EUGÉNIE.

Monsieur Paul!

PAUL, souriant.

Oh! permettez-moi le mot, je suis si heureux! Depuis trois mois, voyez-vous, depuis ce bal où nous avons dansé le cotillon ensemble, je n'ai pensé qu'à vous, rêvé qu'à vous!... Quel enchaînement de circonstances! Bériot, un vieil ami de ma famille, me fait nommer son ingénieur en second à Valenciennes, dans la compagnie Dossunot. Et dès mon arrivée dans la ville, à la première soirée où je vais, je vous rencontre... Comme vous étiez gentille, jolie, gracieuse!... Je n'avais jamais vu d'yeux aussi bleus et aussi doux que les vôtres!... Je vous ai remarquée tout de suite!...

EUGÉNIE.

Mais...

PAUL.

Je parle comme si tout était déjà arrangé. Mais tout ne va-t-il pas l'être dans une heure? Vos chers parents ne m'ont-ils pas fait prévoir leur réponse en m'accueillant déjà dans leur intimité, à leur table, comme l'enfant de la maison? Monsieur votre père,

qui est un négociant d'un grand bon sens, ne prise t-il pas par dessus tout la supériorité intellectuelle?... (Souriant.) Et enfin, sans me vanter, je sors de l'Ecole Polytechnique... (Reprenant.) Est-ce qu'il n'y avait pas déjà de la part de votre famille une sorte de consentement tacite?... Ah! pourquoi la démarche n'a-t-elle pas encore été faite?... Parce que je le sentais moi-même, mademoiselle, il ne suffit pas de l'avenir, de l'espérance : il faut du présent, du positif. Et on ne vient pas demander la main d'une jeune fille comme il faut, quand on n'a encore qu'une position de dix-huit cents francs...

EUGÉNIE, naïvement.

C'est vrai.

PAUL.

Monsieur votre père, malgré toute la sympathie qu'il me porte, m'aurait dit d'attendre, d'espérer... Or, il n'y a plus à attendre aujourd'hui. C'est chose faite, bien faite!

EUGÉNIE.

Ce brave Bériot! Il a été vite enlevé tout de même!

PAUL, souriant et hochant la tête d'un air de doute.

Vite enlevé?... Il steppait, il steppait depuis longtemps... (Eugénie le regarde avec étonnement.) Il marchait comme ça. (Il imite la marche d'un ataxique.) A la compagnie, nous le disions bien quand il passait : « Toi, mon bonhomme, tu as du plomb dans l'aile.»... Ça lui a pris hier dans l'après-midi... Un malaise... Il s'est couché. A huit heures du soir j'ai été prendre de ses nouvelles... Ça n'avait pas traîné. (Un silence.) Enfin! Ne parlons plus de choses tristes!... Parlons de nous, de notre avenir, de notre bonheur...

EUGÉNIE.

Vous voilà à six mille francs par an!

PAUL.

Cinq mille neuf. En outre, j'ai ma fortune person-

nelle. Mais mes parents ne m'ont pas laissé grand' chose : Onze cent cinquante-trois francs de rente trois pour cent. A la rigueur, dans une petite ville, tout cela suffirait pour faire marcher un ménage. Nous aurons par là-dessus les revenus de votre dot. (Mouvement d'Eugénie.) Elle est considérable, je le sais, mais que m'importe ? Entre nous deux il ne peut être question d'argent... J'en gagnerai, j'en gagnerai beaucoup pour vous rendre heureuse...

EUGÉNIE, émue, à mi-voix.

Cher Paul !

PAUL.

J'en gagnerai, de l'argent, mais je le méprise. Ce que j'estime dans la vie, c'est l'affection, le dévouement, le cœur, en un mot tout ce que nous sommes en droit de demander à une femme. Je vous aime pour vous, pour vous seule...

« Je ne veux pas d'autres choses,
Que ton sourire et ta voix,
De l'air, de l'ombre et des roses,
Et des rayons dans les bois. »

EUGÉNIE.

Oh ! monsieur Paul... vous me tutoyez.

PAUL, souriant.

C'est permis, en vers.

EUGÉNIE.

Mais je n'ai pas encore le droit de vous entendre... Cela ne vous fâche pas, que je vous parle ainsi ?

PAUL.

Quel ange vous faites ! Votre réserve même me plaît... et me rassure... Je ne vous en veux pas, et je vous comprends, mademoiselle. (Il se dirige vers la porte du fond.) Au revoir !... A tout à l'heure, sans doute !

EUGÉNIE.

Oh oui!... A tout à l'heure!...

PAUL.

A jamais!

Il lui envoie un baiser et sort.

SCÈNE II

EUGÉNIE, puis DUMONT et MADAME DUMONT.

EUGÉNIE, seule.

Est-il distingué!... Est-il comme il faut!... Oh! que je l'aime!

Elle s'assied au piano, et joue l'air de Faust : « Laisse-moi, laisse-moi contempler ton visage... »

MADAME DUMONT, en toilette de ville, le chapeau sur la tête, entrant avec Dumont par la gauche.

Qu'est-ce que Maria me dit? Tu deviens folle?... Tu reçois toute seule, en tête-à-tête, un monsieur que tu n'es pas encore sûre d'épouser!

EUGÉNIE, se levant.

Oh! maman! si tu savais ce qu'il venait annoncer!... Mais comment n'as-tu rien appris? Papa non plus! On ne vous a donc rien dit en ville?... M. Bériot est mort!

MADAME DUMONT, suffoquant.

Bériot! (Elle saisit Eugénie et l'embrasse. Se retournant vers Dumont.) Toi qui me plaisantais parce que je faisais des neuvaines!

DUMONT.

Et Méry a la place?

EUGÉNIE.

Il a la place!... Son oncle vient faire la demande, par l'express. (Regardant la pendule.) Il sera ici dans une heure.

MADAME DUMONT.

Dans une heure! (Elle se précipite vers les fauteuils et enlève les housses. Eugénie l'aide. — A Dumont qui les regarde.) Aide-nous donc toi, au lieu de rester comme une mouche dans l'huile! (Dumont enlève aussi des housses. — A Eugénie.) Tu n'as pas été jaboter sur ta dot, au moins?

EUGÉNIE.

Oh! Maman!...

DUMONT.

Elle a peut-être eu tort de ne pas dire d'avance où nous en étions. Il vaut toujours mieux être franc en affaires.

MADAME DUMONT, le regarde, hausse les épaules, puis remettant les housses à Eugénie.

Range les housses... Tu conçois, ma chère enfant, que ce ne sera pas trop de ma diplomatie pour mener cette affaire-là. (Jetant à Dumont un regard de mépris.) Depuis que ton père, l'année dernière, a eu l'adresse de perdre deux cent cinquante mille francs sur les laines...

DUMONT, ennuyé.

Il avait été convenu qu'on me laisserait tranquille, n'est-ce pas? J'ai voulu doubler notre fortune. J'ai spéculé, j'ai perdu. Quand on joue, on ne gagne pas toujours. Tous les négociants le savent bien.

MADAME DUMONT.

Nous nous sommes expliqués là-dessus. Je n'y reviendrai pas. Tu as été complètement incapable. Tu as été coupable, même. Lorsqu'on est bête à ce

point-là, on est coupable... Mais je t'ai promis de ne plus t'en faire de reproches. Je ne t'en fais plus... Je tiens seulement à bien établir les responsabilités. Il faut qu'Eugénie le sache. Si l'année dernière, à pareille époque, elle était réellement un des beaux partis de Valenciennes, si elle avait cent cinquante mille francs de dot, si aujourd'hui elle n'en a plus que vingt-cinq mille, c'est ta faute!

DUMONT.

Eh bien! c'est possible. Mais je lui lèguerai le nom d'un homme sans tache, d'un négociant qui a toujours fait honneur à sa signature... J'aurais pu ne pas les payer, ces deux cent cinquante mille francs, en soulevant l'exception de jeu... Je ne l'ai pas fait... pas plus que je n'ai accepté la fourniture Laversin, parce que je ne veux dans ma caisse que de l'argent propre, de l'argent honnête... Allez à la Bourse de Valenciennes, demandez quelle est la devise de la maison Victor Dumont, filateur. On vous dira que c'est: Probité! Honneur! Délicatesse!... Et c'est quelque chose, ça!

MADAME DUMONT.

Evidemment... Mais si, malgré la misère relative où nous a mise ta stupidité, notre fille se marie encore, — à qui le devra-t-elle? A moi. Uniquement à moi.

DUMONT, fatigué.

C'est convenu. Es-tu contente?

MADAME DUMONT.

Qui est-ce qui t'a donné d'excellents conseils, après le désastre?... Nous sommes arrivés à ce résultat que personne aujourd'hui dans la ville ne connaît la brèche faite à notre fortune. Grâce à qui? Grâce à moi, qui, le lendemain même ai eu le courage d'aller dans le monde, chez la receveuse particulière, le sourire sur les lèvres...

DUMONT.

Mais...

MADAME DUMONT, impérieusement.

Le sourire sur les lèvres!... Et quand nous nous sommes demandé qui Eugénie pourrait épouser, qui a indiqué le vrai parti, le parti d'avenir? Qui a mis le doigt dessus?... Moi!... Bériot ne devait pas faire de vieux os. Qui est-ce qui a dit à Eugénie de jeter les yeux sur son futur successeur, d'aller choisir ce jeune homme au cotillon? Qui est-ce qui a su attirer Paul Méry dans la maison?... Moi!... A présent, son oncle Hardouin, le colonel retraité, va venir faire la démarche. Il ne faut pas se dissimuler qu'il se figure trouver ici une grosse dot, que nous aurons beaucoup de mal à lui faire avaler la pilule... Eh bien! voici ce que je tenais à répéter à Eugénie. (Se tournant vers Eugénie.) Si l'affaire ne réussit pas, n'en accuse que ton père. Si elle marche, bénis-en ta mère!... Va mettre ta robe marron, mon enfant.

EUGÉNIE, émue.

Mais Paul m'aime, maman... Est-ce qu'il serait possible?...

MADAME DUMONT, haussant les épaules.

Ah! Paul t'aime!... Je désire que Dieu ne t'enlève pas d'illusions... Et s'il n'y avait que ça, encore!

DUMONT.

Et qu'y aurait-il d'autre?

MADAME DUMONT, le regardant dans les yeux.

C'est vous, qui me demandez ce qu'il y aurait d'autre!.. (A Eugénie.) Va donc mettre ta robe marron, Eugénie.

Eugénie sort par la droite.

SCÈNE III

DUMONT, MADAME DUMONT.

MADAME DUMONT, se plantant devant son mari, les bras croisés.

Et ta sœur ?

DUMONT, ennuyé.

Bon !... Léontine, à présent !

MADAME DUMONT.

Oui... Léontine !

DUMONT, haussant les épaules.

Tout le monde à Valenciennes la croit morte. Il y a trente ans que je ne l'ai vue.

MADAME DUMONT.

Mais elle t'a écrit il y a trois mois ! (Elle va au secrétaire, ouvre un tiroir, et en tire une lettre.) Tu n'y penses plus, toi, à cette lettre qui nous a fait faire tant de mauvais sang !

DUMONT, se promenant de long en large.

Qu'est-ce qu'elle prouve, cette lettre ?

MADAME DUMONT, le regardant, haussant les épaules, et lisant la lettre.

« Mon cher frère,... si, depuis vingt-sept ans que nous ne nous sommes vus, tout sentiment d'affection n'est pas éteint chez toi... » (S'interrompant.) Ça sent-il assez la demande de secours !... (Tournant les pages.) Et du souvenir ! Et de la tendresse !... Une tartine de quatre pages !... « Ta sœur dévouée pour la vie. Léontine Dumont. » (Avec un ricanement ironique.)

« Post-scriptum. Adresse ta réponse à madame Jehanne de Xaintrailles, 146, rue Washington. » Jehanne, avec un h !... (Haussant les épaules.) Pas grand'chose, va !... Ça vient spéculer sur la bonté des braves gens quand ça crève de faim !

DUMONT.

Mais j'ai fait ce que je devais faire. Je n'ai pas répondu.

MADAME DUMONT.

Il n'aurait plus manqué que ça ! (S'avançant vers lui.) Dumont ! Sais-tu ce que je crains, moi ? Le chantage. C'est une épée de Damoclès, cette femme-là !

DUMONT, agacé.

Damoclès ou non, fais-moi le plaisir de me fiche la paix !

Il lui prend la lettre.

MADAME DUMONT, outrée.

Hein !

DUMONT, se radoucissant.

Ecoute, Céleste, tu es très nerveuse. Moi aussi. Nous avons besoin de tout notre sang-froid pour tout à l'heure. Ne nous asticotons pas. Ce n'est pas la peine. (Il remet la lettre dans le tiroir.) Quand tu m'auras répété à satiété que ma sœur a tourné mal, que veux-tu que j'y fasse ? Ce sont là des choses qui arrivent à tout le monde. C'est arrivé à M. Leporcher, le marchand de cuirs. Tout le monde l'a su, pour lui. Ça ne l'a pas empêché de devenir conseiller général, et de jouir de l'estime de ses concitoyens... Qu'est-ce que tu vas me dire encore, à propos de Léontine ? Là, tu ne peux pas me faire de reproches. Quand nous nous sommes mariés, je ne t'ai rien caché. Mon père étant mort sans le sou, j'étais entré comme employé dans la maison dont je suis aujourd'hui le patron. Ma sœur, elle, s'était faite

dame de compagnie chez une comtesse. Le fils de la comtesse l'a séduite, et, comme de juste, il l'a plantée là. Elle est revenue me trouver à Valenciennes. A l'époque, je gagnais dix-huit cents francs, à peine assez pour moi. Je lui ai conseillé de retourner à Paris et de travailler. Elle est retournée à Paris, et elle s'est jetée dans le déshonneur. Alors nous avons rompu toutes relations, et, pour qu'il n'y eût pas de tache au nom de Dumont, j'ai répandu le bruit qu'elle était morte en Russie, institutrice. Tout le monde l'a cru. Quand, cinq ans après, je t'ai épousée, je ne t'ai pas caché la vérité, à toi... Nous pensions tous les deux que nous n'entendrions plus parler de Léontine. Il paraît qu'elle vit encore. Que veux-tu que j'y fasse ?

MADAME DUMONT.

Une femme pareille n'est pas faite pour jeter de la considération sur nous. Si Paul Méry le savait, lui qui est d'une famille honorable, qui a un oncle colonel retraité, il n'en faudrait pas plus pour faire rater le mariage. Heureusement, il ne le saura pas.

DUMONT.

Il vaudrait peut-être mieux le lui dire. Il ne faut jamais rien cacher aux gens.

MADAME DUMONT.

Laisse-moi faire. Je suis plus fine que toi. C'est moi que ça regarde. Il sera toujours temps de le lui apprendre après le mariage. Je n'ai peur que d'une chose, c'est que Léontine ne vienne faire du scandale.

DUMONT.

Oh! ça! Elle en aurait déjà fait, depuis que sa lettre est restée sans réponse... (Impatienté.) Enfin, quoi, deux fois par an je vais à Paris pour mes affaires. La prochaine fois que j'irai, je conterai la chose à Durosoir, le commissionnaire en marchandises. C'est

un malin, Durosoir. Il ira voir ce que c'est que cette Jehanne de Xaintrailles... comme pour son compte personnel, tu comprends...

MADAME DUMONT, haussant les épaules.

Durosoir?... Mais il n'y a qu'un prétexte, pour aller chez ces femmes-là... Et quel âge a-t-elle, ta sœur ?

DUMONT.

Léontine?... (Il réfléchit.) Léontine doit avoir quarante-huit ans.

MADAME DUMONT.

Quarante-huit ans!... Elles se conduisent encore mal, à cet âge-là ?

DUMONT.

Quelquefois... Enfin, nous verrons ce que dira Durosoir. D'ici là, pourquoi te faire de la bile ? Elle ne nous a plus donné de ses nouvelles.

MADAME DUMONT.

Elle est peut-être allée mourir à l'hôpital. C'est ce qu'elle pouvait faire de mieux. Quand une femme perd le respect d'elle-même... (On entend sonner.) On sonne!

MARIA, ouvrant la porte du fond, avec effarement.

Madame, c'est un vieux monsieur décoré...

MADAME DUMONT, sursautant.

Le colonel!

Elle va lisser ses bandeaux à la glace qui est devant la cheminée.

DUMONT, arrangeant le nœud de sa cravate.

Sac à papier!

MADAME DUMONT.

Faites entrer, Maria.

SCÈNE IV

Les Mêmes, HARDOUIN, redingote serrée, gants gris-perle, grosses moustaches grises, rosette d'officier de la Légion d'Honneur, puis MARIA, puis EUGÉNIE.

HARDOUIN, avec la raideur embarrassée d'un homme qui n'a pas l'usage du monde.

C'est bien devant Madame et Monsieur Dumont, filateur, que j'ai l'avantage de m'exprimer?

DUMONT et MADAME DUMONT, aimablement.

Parfaitement, Monsieur.

HARDOUIN, se nommant.

Philibert Hardouin, colonel en retraite...

DUMONT.

Prenez donc la peine de vous asseoir, Monsieur.

HARDOUIN.

Je vous remercie infiniment... (Continuant.) et oncle maternel du jeune Paul Méry, ingénieur, qui m'a dit avoir l'honneur d'être connu de vous.

MADAME DUMONT.

Parfaitement, Monsieur le colonel.

Tous trois se sont assis. — Un silence.

HARDOUIN, cherchant ses mots.

Mon Dieu, madame... (Il salue Madame Dumont.) et monsieur, (Il salue Dumont.) je vais vous dire tout de suite le sujet qui occasionne ma démarche... démarche, je ne me le dissimule pas, très délicate... et dont l'issue pourrait être aussi heureuse... que... (Il hésite.) très heureuse... Mon neveu, qui m'a lancé une dé-

pêche hier soir, et qui d'ailleurs m'avait déjà parlé de ses espérances, n'a pu faire autrement que d'être touché... ému... impressionné... par le charme... le comme il faut... l'instruction solide de mademoiselle Virginie...

MADAME DUMONT, souriant

Eugénie...

HARDOUIN.

Eugénie... Une inclination est née, comme il arrive très souvent à cet âge. Et, vu sa grande affection pour moi, attendu qu'il n'a plus ni son père ni sa mère, qu'il est mon neveu, mon unique héritier, considérant d'autre part que vous lui avez toujours marqué une certaine... propension, en l'invitant à dîner, à passer la soirée, à faire de la musique... il m'a chargé de venir vous demander la main de votre demoiselle. (Silence de Dumont et de Madame Dumont, qui le regardent en souriant.) Je n'ai pas à vous faire l'éloge de Paul. Vous le connaissez. Il est sorti troisième de l'Ecole polytechnique. Un brillant avenir s'ouvre devant lui. A vingt-quatre ans, il a déjà obtenu une décoration, les palmes d'Académie, comme secrétaire d'une société de gymnastique. C'est un garçon travailleur, rangé comme une jeune fille sobre comme... tout à fait sobre... sérieux, enfin !... Bref, l'accueil qu'il a reçu dans votre famille me fait penser... espérer, pour mieux dire... que ma communication recevra de votre part un accueil affirmatif.

Un silence. Le colonel attend. Dumont et sa femme toussent, cherchent une phrase, se préparent à répondre et parlent en même temps.

DUMONT ET MADAME DUMONT.

Monsieur le colonel...

DUMONT, s'arrêtant, et cédant la parole à sa femme.

Va, Céleste.

MADAME DUMONT.

Monsieur le colonel, nous sommes très honorés de... (Hardouin s'incline. — Salutations.) et nous avons apprécié par nous-mêmes les qualités de votre neveu. C'est pourquoi nous n'hésitons pas, bien que ce soit l'usage de demander quelques jours de réflexion, à vous répondre tout de suite que nous ne voyons pas d'obstacle à marier ces enfants ensemble... (Hardouin s'incline de nouveau.) à condition, bien entendu, que les questions d'intérêt ne soulèvent pas de difficultés, — ni d'une part, ni de l'autre...

HARDOUIN.

Votre observation, madame, émane d'une personne excessivement sensée... Voici donc, pour la question intérêts, ce que mon neveu m'a chargé de vous dire, en propres termes. (Vive attention de Dumont et de sa femme.) Vous connaissez déjà son apport personnel : sept mille francs de revenus. Quant à la dot de mademoiselle votre fille...

DUMONT, se disposant à parler.

Oui...

HARDOUIN, l'arrêtant.

Il ne veut pas en entendre parler...

MADAME DUMONT.

Comment?

HARDOUIN.

Avant le jour du contrat... En un mot, mon neveu... comment dirai-je?... ne veut pas que mademoiselle Eugénie puisse plus tard lui faire le moindre reproche de l'avoir recherchée pour sa fortune. Et il tient, — vous m'entendez bien? — il tient à ce qu'il ne soit pas question d'argent aujourd'hui...

DUMONT.

Mais cependant...

HARDOUIN.

Non... Voici ses propres termes. « Décidons le mariage d'abord. Si plus tard, dame! le jour du contrat, Monsieur et Madame Dumont m'offrent une somme proportionnée à leur fortune, dites-leur, mon oncle, que, dans l'intérêt de ma femme, mon intention est de l'accepter... Mais je veux qu'ils sachent bien que je ne suis pas un coureur de dots. Je veux le leur montrer d'une façon évidente, par une manifestation... (Il cherche.) péremptoire. »

DUMONT.

Mais, monsieur, une telle délicatesse...

HARDOUIN.

Délicatesse! Voilà!.. Mon neveu vous fait voir sa délicatesse. Il aime votre fille pour elle-même. Il pourrait déjà, avec ses revenus personnels de sept mille francs, faire marcher le ménage, modestement, il est vrai, mais d'une façon suffisante, si la jeune personne n'apportait rien. Votre apport ne représentant donc que le superflu, n'en tenons pas compte.

MADAME DUMONT.

Mais enfin, monsieur, il est monstrueux qu'on décide un mariage sans parler d'argent.

DUMONT.

Et si par hasard j'étais ruiné?...

HARDOUIN.

Vous n'êtes pas ruiné, fort heureusement... Mais quand même vous le seriez, mon neveu prendrait votre fille sans dot, sans rien, nue comme la main... en quelque sorte...

MADAME DUMONT.

C'est sérieux, ça?

HARDOUIN.

Je vous répète mathématiquement ce qu'il m'a chargé de dire.

DUMONT.

Alors Paul est décidément un garçon de beaucoup de cœur...

HARDOUIN.

Et vous lui accordez la main de votre demoiselle ?

DUMONT.

Avec le plus grand plaisir.

HARDOUIN, se levant, avec effusion.

Voulez-vous me permettre de serrer la vôtre, monsieur ?

DUMONT, de même, avec un sourire cordial.

Mais, mon colonel...

HARDOUIN, après avoir serré la main de Dumont, prend celle de Madame Dumont, et la porte à ses lèvres.

Vous m'autorisez, madame ?

MADAME DUMONT, minaudant.

Voulez-vous que je vous présente votre future nièce, mon colonel ? (Elle sonne. Maria paraît.) Dites à mademoiselle qu'elle descende au salon. (Elle sort un trousseau de clefs.) Et apportez du madère, Maria. (Maria sort. A Hardouin.) Vous nous ferez bien l'amitié de prendre quelque chose avec nous ?

HARDOUIN.

Je vous remercie... Entre mes repas...

DUMONT.

Sans cérémonie. Respectons les vieux usages. Dans nos pays du Nord, on ne conclut jamais un mariage sans trinquer ensemble, à la bonne franquette. Asseyez-vous donc, mon colonel... Posez votre chapeau.

Il le lui prend et le met sur le piano.

MADAME DUMONT, au moment où Dumont passe près d'elle.

Eh bien, ça y est. Ça a mieux marché que je ne croyais.

HARDOUIN, de l'autre côté de la scène, à part.

J'ai mené la chose comme le petit m'avait dit de faire.

Eugénie, en robe marron, paraît à gauche.

DUMONT, présentant Eugénie au colonel.

Ma fille.

HARDOUIN, saluant.

Mademoiselle...

DUMONT, à Eugénie.

Eugénie, Monsieur est l'oncle de M. Paul Méry, à qui nous venons d'accorder ta main...

EUGÉNIE.

Oh ! papa ! quel bonheur !

HARDOUIN.

Ma foi, ma chère nièce, toujours à la bonne franquette ! (Il s'avance vers Eugénie les bras ouverts.) Vous permettez ?

DUMONT, souriant.

Faites, faites, mon colonel.

HARDOUIN, embrassant Eugénie sur les deux joues.

Là... et là... Laissez-moi vous déclarer, mademoiselle, que mon neveu sera un heureux mortel.

Maria entre par le fond, apportant le madère, dépose le plateau sur la table, et sort.

MADAME DUMONT.

Mon colonel, nous allons trinquer à votre santé.

Elle remplit les verres.

HARDOUIN.

Et au bonheur de ces enfants !

DUMONT.

Espérons que nous serons encore là tous pour cho-

quer nos verres dans une vingtaine d'années... A votre santé, mon colonel !

HARDOUIN.

A la vôtre, et à la réussite de toutes vos entreprises... comme par le passé ! (On boit.) Il est fameux, le madère. (Dumont sourit.) Ah ! il est fameux !

MADAME DUMONT.

1860... Il nous vient de notre oncle Auguste, qui avait une bonne cave... Encore un verre, mon colonel ?

HARDOUIN.

Volontiers. (Madame Dumont remplit son verre.) Et à quand fixons-nous le mariage ?

DUMONT.

Mais... je suis d'avis qu'il ne faut pas leur faire trop longtemps attendre leur bonheur, à ces chers enfants. On en a si peu sur terre... Il me semble que dans un mois...

MADAME DUMONT.

Un mois et demi, Victor... Le trousseau, l'installation...

HARDOUIN.

Paul, justement, me montrait tout à l'heure une maison qu'il avait l'intention de louer...

DUMONT.

Où ça ?

HARDOUIN.

Dans votre rue, au 30.

MADAME DUMONT.

La maison de M. Desmet ?

HARDOUIN.

Desmet... C'est ça... Elle ne vous plaît pas ?

DUMONT.

C'est que le loyer doit être assez élevé...

HARDOUIN.

Deux mille francs! Quand on peut en dépenser quinze ou seize mille...

MADAME DUMONT.

Comment! quinze mille francs!... Votre neveu en apporte sept mille...

HARDOUIN.

Sans doute. Mais avec la dot de sa femme...

MADAME DUMONT, bas à Eugénie.

Va-t'en!

Eugénie sort par la droite.

HARDOUIN, changeant de ton.

Paul m'avait dit de ne pas en parler... La conversation vient là-dessus... Je vous demande pardon...

DUMONT.

Vous êtes tout pardonné. (Changeant de ton.) Qu'est-ce que vous vous figurez donc que je donne de dot à ma fille?

HARDOUIN, embarrassé.

Mais...

MADAME DUMONT, revenant à Hardouin.

Nous sommes loyaux, n'est-ce pas, Monsieur le colonel?... loyaux, francs comme l'or!... Ces enfants se marient. Bon! c'est très-bien. C'est une affaire conclue, maintenant. Il n'y a pas à y revenir. Mais nous allons faire ce que je vous proposais tout à l'heure .. dire les chiffres.

HARDOUIN, gêné.

Madame... (silence.) Eh bien! Qu'est-ce que vous lui donnez, à votre demoiselle?

DUMONT.

Vingt-cinq mille francs.

HARDOUIN.

De capital ?

DUMONT.

De capital... en espèces... Une bonne petite dot bourgeoise.

HARDOUIN, atterré.

Mais nom de... Mais ce n'est pas du tout ce que mon neveu pensait !

MADAME DUMONT.

S'il épouse Eugénie pour elle-même...

HARDOUIN, sans l'écouter, à lui-même, consterné.

Vingt-cinq mille francs !... Qu'est-ce qu'il va dire?

MADAME DUMONT.

Les enfants vivront modestement pour commencer... La richesse vient toujours aux travailleurs... Elle leur viendra d'un jour à l'autre...

HARDOUIN, à Dumont.

Mais alors, vous ne donnez pas une dot proportionnée à votre fortune ?

DUMONT.

Parfaitement.

HARDOUIN.

Vous ! Si riche !

DUMONT.

Je ne suis pas riche.

HARDOUIN.

Mais alors, tout le monde s'est fichu de nous !

MADAME DUMONT.

Qui, tout le monde ?

HARDOUIN, se levant, et faisant quelques pas, très embarrassé.

Mais .. mais... (Se décidant.) Voyons ! Mon neveu m'avait recommandé de ne pas vous le dire. Mais enfin, je ne peux pas toujours être diplomate, moi !. . Il faut qu'on s'explique... Paul a pris des renseignements. Il a été au bureau des hypothèques, chez les notaires. Il s'est adressé à des... Comment dirai-je, moi? .. à des agences de renseignements commerciaux. Et on lui a répondu : six cent mille francs de capital.

DUMONT.

C'est que les fiches de renseignements dataient de l'année dernière, Monsieur. J'ai perdu, il y a six mois, deux cent cinquante mille francs dans une spéculation sur les laines.

HARDOUIN.

Deux cent cinquante !...

MADAME DUMONT.

Deux cent cinquante-quatre mille !... Nous ne vous cachons rien.

HARDOUIN.

Mais sacr... Mais c'est invraisemblable, des his toires pareilles !

DUMONT.

Ça arrive dans le commerce. Quand on joue, on ne gagne pas toujours.

HARDOUIN, perdant tout à fait la tête.

Mais, qu'est-ce que je vais lui dire, au petit ?

MADAME DUMONT.

Vous lui direz que quand un galant homme...

HARDOUIN.

Je vais lui faire mon rapport... Je n'ai pas autre chose à faire... mon rapport... (Saluant rapidement.) Monsieur... Madame...

Il se dirige vers le fond.

MADAME DUMONT.

Votre chapeau !

Elle va le chercher sur le piano et le lui remet.

HARDOUIN.

Mille excuses, madame... Serviteur très humble... A l'avantage !

Il sort.

SCÈNE V

DUMONT, MADAME DUMONT, puis MARIA.

Moment de silence. Ils se regardent, consternés. — Maria ouvre silencieusement la porte du fond, entre en scène sans que Dumont et Madame Dumont la remarquent. Elle écoute, ouvrant de grands yeux.

DUMONT.

S'il aime Eugénie pour elle-même?...

MADAME DUMONT, haussant les épaules.

Pour elle-même !... Il recherchait Eugénie parce qu'il la croyait riche. Dès qu'il saura que depuis tes spéculations de l'année dernière notre fortune est réduite de moitié, il battra en retraite, le mariage ne se fera pas...

DUMONT.

Et Eugénie en aura beaucoup de chagrin...

MARIA, avec compassion.

Quel malheur !

MADAME DUMONT, se retournant en sursaut, hors d'elle.

Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que vous faites là ? Vous êtes entrée sans frapper ?

MARIA.

Mais, madame, ce monsieur était parti... Je venais enlever le madère. .

MADAME DUMONT.

Je vous donne vos huit jours!

MARIA.

Je...

MADAME DUMONT.

Sortez! Je ne garde pas chez moi les gens qui écoutent aux portes!

MARIA.

Mais...

MADAME DUMONT.

Pas de mensonges! Sortez!

Maria sort.

DUMONT.

Tu la mets dehors? Une fille qui fait si bien la lessive!

MADAME DUMONT.

Je la mets dehors. Je suis libre de faire ce qui me plaît dans mon intérieur.

SCÈNE VI

LES MÊMES, EUGÉNIE, entrant par la droite.

EUGÉNIE.

Eh bien, maman?

MADAME DUMONT.

Eh bien, mon enfant, ça ne va pas.

EUGÉNIE, fondant en larmes.

Je n'épouserai pas Paul?

MADAME DUMONT.

Eh ! tu en épouseras un autre. En allant dans le monde, — dans le grand monde, s'il le faut, à Lille, à Roubaix, — ce serait un peu fort qu'une femme de la valeur de ta mère ne parvînt pas à trouver un gendre !...

EUGÉNIE, sanglotant.

Merci ! Pour faire comme mon amie Adèle ! Pour épouser un veuf, un vieux tout blanc, à rhumatismes !... Moi, je trouve que quand il faut passer toute sa vie avec un homme, ça doit être avec un homme qu'on aime.

MADAME DUMONT.

Bien, maintenant !... Les idées romanesques !

EUGÉNIE, à Dumont.

Toi-même, papa, combien de fois ne me l'as-tu pas dit, qu'il fallait se marier avec son cœur ?

MADAME DUMONT.

Ton père exagère toujours.

EUGÉNIE, pleurnichant.

Je veux faire un mariage d'inclination, moi !

MADAME DUMONT, éclatant.

Tiens! tu me ferais sortir de mon caractère!... Est-ce que je me suis mariée par inclination, moi ? Pourquoi ai-je épousé ton père? Parce qu'il était capable... (Se reprenant.) Parce que je le croyais capable... Mais je comprenais la vie, moi... J'étais une femme de tête... Toi, tu es là à te désoler, comme une sotte !

EUGÉNIE.

Quand on perd tout ce qu'on aime !...

MADAME DUMONT, sévèrement.

Tu n'es qu'une cruche, Eugénie, Il te reste le cœur de ta mère.

La pendule sonne.

DUMONT, tirant sa montre.

Deux heures et demie. Je vous quitte, moi. Il faut absolument que je passe à la fabrique.

MADAME DUMONT.

Moi aussi, il faut que je sorte. J'ai une réunion de dames patronnesses. Si elles savaient ce que je m'en moque, de leur œuvre de l'Enfance Rachitique! Mais, j'irai tout de même, moi. Parce que j'ai du caractère. Je sauve les apparences. Je veux que personne en ville ne se doute du camouflet que nous avons reçu. (Elle met son chapeau. — A Eugénie.) Tu ne vas pas m'accompagner, avec tes yeux rouges. Reste ici, raisonne-toi. Quand je reviendrai tout à l'heure, tâche d'avoir une autre mine. Le chagrin ne sert à rien. Au revoir, ma fille.

Elle s'approche d'elle, l'embrasse sur le front, et sort, par la gauche. — Redoublement de larmes chez Eugénie.

DUMONT, ému, s'approchant d'elle.

Allons, Ninie... Voyons, ma fifille !...

EUGÉNIE, d'une voix entrecoupée par les sanglots.

On te l'avait tant dit, que la baisse arriverait sur les laines !... On te l'avait tant dit !...

Dumont fait un geste de decouragement et sort par la gauche.

SCÈNE VII

EUGÉNIE, puis MARIA, puis LÉONTINE

Eugénie, seule, pleure silencieusement, appuyée sur le piano. La porte du fond s'ouvre. Maria parait.

MARIA.

Est-ce que je peux l'enlever, maintenant, ce madère ?

EUGÉNIE, sans se retourner.

Faites ce que vous voulez. (Maria s'approche de la table. En rangeant les verres elle en casse un. — Eugénie se retourne.) Vous avez cassé un des beaux verres ?

MARIA, insolemment.

C'est comme ça que ça s'use, mademoiselle.

EUGÉNIE, stupéfaite.

Qu'est-ce que vous avez ?

MARIA.

Votre chipie de mère vient de me mettre à la porte.

EUGÉNIE.

Maria!... (On entend sonner.) Je vais ouvrir moi-même, alors ?

MARIA.

Non. J'y vais, moi, pour vous prouver qu'on est meilleure que vous. (A part.) Et tu vas voir, si c'est une quête, comme je dirai qu'il y a quelqu'un !

Elle sort.

EUGÉNIE, seule.

Il nous manquait des arias de domestiques!

MARIA, rentrant et introduisant Léontine.

Entrez, madame, donnez-vous la peine. Madame n'y est pas, mais voilà mademoiselle...

Elle sort.

LÉONTINE (en noir, toilette simple), s'adressant à Eugénie.

C'est à mademoiselle Dumont que j'ai l'honneur de parler ?

EUGÉNIE.

Oui, madame.

Court silence.

LÉONTINE, émue.

C'est vous qui êtes la fille de M. Victor Dumont ?

EUGÉNIE.

Oui, madame.

LÉONTINE.

La fille unique ?... Il n'y a pas d'autre enfant ?

EUGÉNIE, un peu étonnée.

Non, madame...

LÉONTINE, la regardant avec un sourire sympathique.

Quelle belle grande enfant vous faites ! Et comment vous appelez-vous ?

EUGÉNIE.

Eugénie, madame...

LÉONTINE, à part.

Mais elle est à croquer, sa petiote...

EUGÉNIE.

Pourrais-je savoir ce que vous désirez, madame ?

LÉONTINE.

C'est à votre père... (Reprenant.) C'est à Monsieur votre père... que je voudrais parler... en particulier.

EUGÉNIE.

Papa est à la fabrique. Il doit revenir dans une heure.

LÉONTINE.

Vous permettez que je l'attende?

EUGÉNIE.

Si vous voulez, madame. Asseyez-vous. (Léontine s'assied.) Vous ne m'en voudrez pas si je ne vous tiens pas société. Je suis un peu indisposée.

LÉONTINE.

On dirait que vous avez du chagrin.

EUGÉNIE, sèchement.

J'ai mal aux dents, madame.

LÉONTINE.

Elle ne veut rien dire... à une étrangère. (Elle soupire.) Oh! ne vous gênez pas pour moi, ma mignonne. Je vais attendre. (A part, tandis qu'Eugénie sort par la droite). Voilà ce qu'il me faudrait, à moi, une grande fille comme ça!

Nouveaux soupirs.

SCÈNE VIII

LÉONTINE, MARIA, rentrant avec un balai et un ramasse-poussière.

MARIA.

Madame ne vient pas quêter pour quelque chose?

LÉONTINE.

Non, ma fille.

MARIA.

Je croyais... (Priant Léontine de se reculer.) Prenez garde, madame... Il y a du verre cassé.

Elle s'accroupit, et ramasse les morceaux de verre.

LÉONTINE.

Vous êtes très soigneuse, ma fille... Il y a longtemps que vous êtes en service chez M. Dumont?

MARIA.

Quatre ans, madame,... pour la punition de mes péchés, on peut le dire... Mais ça ne va plus durer, aussi... J'en pars ce soir, de cette boîte!

LÉONTINE.

Ah!

MARIA, s'animant, son balai à la main.

Je vous en appelle respectueusement, madame... Est-ce que ce n'est pas la dernière des exterminations, d'aller donner ses huit jours à une fille comme moi, courageuse à l'ouvrage, propre comme un sou, dure comme un cheval, et de l'agonir de sottises, encore, — tout ça parce que j'ai venu desservir le madère?

LÉONTINE.

Mais...

MARIA, avec volubilité.

Parce que j'ai entendu ce que je ne devais pas entendre?... Mais, est-ce que je les aurais dits, les secrets des maîtres? On a son honneur, bon sang! On n'a pas été élevée à l'écurie!...

LÉONTINE.

Je ne vous demande pas...

MARIA, au comble de l'exaspération.

Ah! Je vais me gêner, maintenant! Je vais me gêner pour les raconter à tout le monde?... C'est-y ma faute, à moi, si Monsieur a perdu l'année dernière

la moitié de sa fortune dans des *espéculations*, (Mouvement de Léontine.) et si tout à l'heure le mariage de mademoïselle a raté, rapport à l'argent?...

LÉONTINE, à part.

C'est donc ça qu'elle avait les yeux rouges! (Attendrie.) Des chagrins de cœur!... Oh! que c'est gentil! Des chagrins de cœur!

MARIA, continuant.

Allez voir, maintenant, si M. Paul Méry va revenir ici!...

LÉONTINE.

Mademoiselle l'aimait, ce M. Paul Méry?

MARIA.

A en perdre haleine!... Elle bisque, allez, maintenant! Elle bisque ferme!

LÉONTINE, à part.

Pauvre petite chatte! — Et dire qu'un mot suffirait peut-être!... (Haut.) Où dites-vous qu'il demeure ce Méry?

MARIA.

M. Paul?... Grand' rue, numéro 12...

LÉONTINE, hésitant, à part.

Non, voyons!... Et pourtant!... (Se décidant.) Ah! tant pis! Une inspiration! Faisons-leur la surprise! (Haut, en se levant.) Vous direz à M. Dumont que je vais revenir tout à l'heure.

Elle se dirige vers le fond.

MARIA.

Vous partez? Quel nom que je devrai dire, madame?

LÉONTINE.

Je le lui dirai moi-même.

Elle sort par le fond.

ACTE DEUXIEME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DUMONT et EUGÉNIE, entrant par la gauche puis MARIA.

Eugénie a remis la robe qu'elle avait au lever du rideau.

MADAME DUMONT, défaisant les brides de son chapeau.

Et comment était-elle, cette dame ?

EUGÉNIE.

En noir... simplement mise... Plutôt l'air comme il faut...

MADAME DUMONT.

Encore une veuve d'officier supérieur, — qui place des vins... Tu l'as laissée seule au salon ?

EUGÉNIE.

Le tiroir à l'argenterie était fermé.

MARIA, entrant par le fond.

Madame...

MADAME DUMONT.

Tâchez d'être polie, vous! Ou gare au certificat!

MARIA.

C'est la dame qui est venue tout à l'heure.

MADAME DUMONT, à Eugénie.

Va-t'en ! Je vais l'expédier. Ça ne fera pas long feu.

Eugénie sort par la gauche. — Maria introduit Léontine, puis sort.

SCÈNE II

MADAME DUMONT, LÉONTINE.

MADAME DUMONT, à Léontine.

C'est vous, madame, qui voulez parler à mon mari ?

LÉONTINE.

Oui, madame... Pour affaires personnelles...

MADAME DUMONT.

C'est-y que vous venez offrir du vin, ou pour une œuvre de bienfaisance? Vous pouvez vous adresser à moi comme à lui... Je suis son *alter egote.*

LÉONTINE.

Vous faites erreur, madame. Je ne viens pas demander d'argent.

MADAME DUMONT, devenant très polie.

Asseyez-vous, madame. (Léontine s'assied, madame Dumont en face d'elle.) Je vous demande pardon. Mais en ce moment-ci, voyez-vous, on est tellement empoisonné de souscriptions... (Souriant.) J'en sais quelque chose moi-même. Je suis dame patronnesse de l'Enfance Rachitique...

LÉONTINE.

Rachitique ?

MADAME DUMONT.

Rachitique. Ces ouvriers sont des fous. Ils ont des enfants à n'en plus finir... Les petits viennent souvent tout crochus, aussi mal bâtis que possible... Et il y en a la moitié qui ne peuvent gagner que vingt sous par jour, — à quatorze ans !... Aussi avons-nous organisé une œuvre de bienfaisance. Toute la haute société de Valenciennes s'en est mise, toutes les dames de négociants, moi comme les autres... (Avec décision.) Nous venons d'organiser une tombola. On m'a confié une série de billets. Le prix du billet est de cinq francs.

LÉONTINE.

Voulez-vous m'en donner, madame ?

MADAME DUMONT.

Mon Dieu !... Puisque vous me le demandez... (Elle tire des billets de sa poche.) Le gros lot est un vase de Sèvres, offert par le Président de la République... de toute beauté... La série est de vingt billets... Combien en voulez-vous, madame ?

LÉONTINE.

Donnez-la-moi toute... C'est cinq louis ?

MADAME DUMONT, stupéfaite.

Oui... cent francs... (Léontine tire de son porte-cartes un billet de banque et le lui remet.) En vérité, je ne sais comment vous remercier... Une offrande si conséquente !... Vous ne voulez rien prendre, Madame ? Le fond de l'air est frais... Si vous vous réchauffiez avec un verre de madère ?...

LÉONTINE, souriant.

Vous êtes bien gentille... Je n'ai pas soif.

MADAME DUMONT, insistant.

Merci, non ?

3

LÉONTINE.

Merci non.

SCENE III

LES MÊMES, DUMONT, entrant par le fond.

DUMONT.

Une dame qui me demande?... (S'avançant vers Léontine.) C'est vous, Madame, qui ?... (Poussant un cri de stupeur.) C'est toi ! (A Madame Dumont, qui s'est levée, effarée.) Léontine !

Il pousse sa femme dehors, par la porte de droite.

SCÈNE IV

LÉONTINE, DUMONT.

DUMONT, suffoquant.

Ah ! bien! Non, par exemple !... Ça c'est ce qu'on appelle du toupet !...

LÉONTINE, interdite.

Victor !...

DUMONT, marchant de long en large, hors de lui.

Eh bien ! ça aura été la journée aux embêtements, aujourd'hui !... Si je n'en fais pas une maladie !... (Brusquement, se retournant vers Léontine et lui montrant la porte du fond.) Fourtt, n'est-ce pas ? Et vivement !

LÉONTINE, stupéfaite.

Fourtt !

DUMONT, exaspéré.

Ah ! pas d'explications ! Ramassez vos cliques et vos claques ! Plus vite que ça !... On dit que je n'ai pas d'énergie ! Nous allons voir, si je n'ai pas d'énergie !... Vous m'avez écrit. Je ne vous ai pas répondu. Vous auriez dû comprendre ce que ça voulait dire. Vous persistez ! Vous venez faire du chantage !

LÉONTINE.

Du chantage !

DUMONT.

Mais si vous croyez qu'il est permis, en France, de venir tomber comme une bombe dans l'existence d'un homme pour lui enlever la considération qu'il a mis quarante ans à acquérir, — c'est une erreur, une profonde erreur ! Le législateur a prévu la chose. Je connais personnellement le commissaire de police... Vous avez compris ? Fichez-moi le camp !

LÉONTINE, se rebiffant.

Ah ça !

DUMONT, tirant son portefeuille.

Allons ! je vois qu'on ne vous aura pas dehors autrement... Cent francs... Mais c'est tout ce que vous aurez !

Il lui tend un billet de banque.

LÉONTINE, haussant les épaules et repoussant le billet, avec amertume.

C'est ce que je viens de donner à ta femme pour ses pauvres !

DUMONT.

Vous dites ?

LÉONTINE, impatientée.

Mais j'ai soixante mille livres de rentes !

DUMONT, la regardant avec stupeur, comme à lui-même.

Par dessus le marché, elle est folle !

LÉONTINE, tirant des billets de banque de son porte-cartes.

Folle ?... Et ça !... (Montrant des boucles d'oreilles.) Et mes boucles d'oreilles, si tu t'y connais en brillants ?

DUMONT, après un silence.

Alors, si vous n'avez pas besoin d'argent, qu'est-ce que vous venez faire dans votre famille ?

LÉONTINE, avec une légère émotion.

Mais... causer avec toi, te revoir... Il y a vingt-sept ans qu'on ne s'est pas vu !

DUMONT, sévèrement.

A qui la faute ?

LÉONTINE.

A personne. (S'attendrissant.) Papa est mort ruiné. Tu as été à droite. J'ai été à gauche. Je ne t'ai jamais rien demandé. Je ne t'ai pas fait de misères. Je ne m'attendais pas à un accueil pareil de ta part.

DUMONT.

Admettons que j'aie eu tort. J'ai été brusque. J'ai en ce moment beaucoup de tourments de toutes sortes ; il ne faut pas m'en vouloir... Qu'est-ce que tu es venue faire, à Valenciennes ?

LÉONTINE.

Te voir.

DUMONT.

Et puis ?

LÉONTINE.

C'est tout.

DUMONT, avec un reste de défiance.

Tu n'as besoin de rien ?

LÉONTINE.

Tu m'embêtes, à la fin. (Appuyant sur les mots.) J'ai

douze cent mille francs à moi, en propriétés, en valeurs sûres, — est-ce clair?

DUMONT.

Comment les aurais-tu gagnés?

LÉONTINE, haussant les épaules.

Comment!...

DUMONT, après un instant de réflexion.

C'est mathématiquement impossible.

LÉONTINE.

J'ai hérité du duc de Carmay.

DUMONT.

Qu'est-ce que c'est que ça, le duc de Carmay?

LÉONTINE.

On voit bien que tu es de Valenciennes... Les Carmay, mon cher, tu sauras que c'est une des plus grandes familles de France, — et pas de la noblesse de l'Empire, celle-là!

DUMONT.

Et ce duc t'a laissé une partie de sa fortune?

LÉONTINE.

Il m'a laissé toute sa fortune... Quand je l'ai connu, il était déjà d'un certain âge. Il était séparé de sa femme. Elle lui en avait fait voir de toutes les couleurs. Il était triste. Il s'ennuyait, cet homme. Combien de fois ne me l'a-t-il pas dit! « Vois-tu, Léontine, moi, j'ai besoin de quelqu'un qui me comprenne! » Il n'a plus su se passer de moi. Je lui jouais du piano, je lui préparais ses tisanes, je lui lisais sa Revue des Deux-Mondes... Il m'avait d'abord meublé un hôtel, rue Washington. Il a fini par me demander de vivre ensemble. J'ai accepté. Je l'aimais beaucoup. Il était bien convenable. J'ai eu vraiment du chagrin quand il est mort... On a ouvert son testa-

ment... — Ah! ces gentilshommes! Il n'y a qu'eux, vois-tu, Victor!... — J'étais sa légataire universelle!

DUMONT, ébahi malgré lui.

Mâtin!... Et il laissait?...

LÉONTINE.

Soixante mille livres de rentes.

DUMONT, avec une amertume croissante

Mes compliments! (Il se met à marcher de long en large, les mains derrière le dos.) Non, ma parole d'honneur! Mes compliments!... Ainsi, moi, il y a quarante ans que je trime. Je me lève à cinq heures du matin! Je passe toute ma journée à la fabrique! Je ne finis jamais mon courrier avant sept heures du soir! Voilà ce que je fais. Et je n'ai pas encore pu m'acheter une campagne pour jardiner le dimanche! Je ne vais jamais au théâtre! Je mets des paletots de six ans! C'est à peine si j'habille ma femme!... Vous...— Non, c'est admirable, absolument admirable! Et la société est rudement bien faite!

LÉONTINE, philosophiquement.

Il y en a qui réussissent, d'autres pas. La vie est ainsi. C'est le ciel qui l'a voulu...

DUMONT.

Alors, vous trouvez juste que moi, l'homme de famille, l'homme du devoir, j'aie toujours eu la peine?...

LÉONTINE, impatientée, l'interrompant.

Ah! Voyons! Et moi?... Avant de rencontrer le duc, je ne l'ai pas connue, la peine? Tu crois que les débuts sont faciles, toi? Et les périodes de guigne!... 78, tiens!... Ah! 78! Sans l'Exp sition, j'aurais dû vendre mes meubles!... (Souriant.) J'ai fini par percer tout de même. Les tireuses de cartes me l'avaient dit : j'a-

vais la ligne de chance... Et puis, quoi! Je possédais aussi la grande qualité de notre pauvre père : l'ordre, l'économie, l'épargne... Tu n'as pas été heureux, toi, Victor. Que veux-tu y faire? Rien ne sert de se révolter contre le destin, vois-tu. Il n'y a qu'à demander à la vie les consolations qu'elle vous donne. La plus grande de toutes, c'est l'affection, c'est la famille... Embrassons-nous, va, et compte toujours sur ta sœur... (Emue.) sur ta sœur, qui, après tout, est la fille de ton père et de ta mère!

Elle essuie une larme et s'avance vers Dumont, les bras ouverts.

DUMONT, il va pour l'embrasser, — puis, tout à coup, réfléchit et s'arrête.

Mais alors, qu'est-ce que tu venais me demander?

LÉONTINE.

Tu ne l'as pas compris! Tu ne devines pas que je me trouve bien seule, depuis que le duc n'est plus là!... (Mélancoliquement.) Il a eu plus de veine que moi, le duc : il a fini sa vie au milieu de l'affection, de la tendresse. Et moi... moi, je n'ai pas d'enfants... Je n'ai pas cherché à en avoir, c'est vrai... Mais, maintenant, vois-tu, je le regrette... Des amies? On n'a pas d'amies, dans notre carrière. On n'a que des envieuses. Je m'ennuie. Paris ne m'amuse plus...

DUMONT.

Où veux-tu en venir?

LÉONTINE.

J'ai toujours aimé mon pays natal. Je pense acheter une petite propriété aux environs de Valenciennes. Tu disais tout à l'heure que tu aurais aimé à jardiner le dimanche...

DUMONT, l'arrêtant.

Ma pauvre Léontine, il est inutile de creuser cette idée-là. Elle est impossible, archi-impossible...

LÉONTINE.

Pourquoi?

DUMONT.

Parce que.

LÉONTINE.

Alors, tu n'as aucun sentiment pour ta sœur?

DUMONT.

Tu es ma sœur. Je ne l'oublierai jamais. Mais si je te comprends bien, tu voudrais vivre avec nous, avoir tes entrées dans ma famille?... C'est absolument impraticable. Ma femme est d'une des plus hautes familles de Maubeuge : c'est une Lerouge-Delbecque. Elle a ses défauts, beaucoup. Mais en somme, c'est une femme à qui on n'a rien à reprocher, une sainte. Ma fille est un ange de pureté, d'éducation... Je ne veux pas te dire des choses pénibles... Mais n'insiste pas.

LÉONTINE, un peu aigrement.

Ta femme ne se montrerait pas gentille pour une belle-sœur dont ta fille est l'unique héritière, qui a soixante mille livres de rentes, qui peut lui rendre service?...

DUMONT, ferme.

Je suis sûr de ce que ma femme penserait à cet égard-là. Je suis sûr aussi de ce que je pense. Je te le répète, n'insiste pas. Ce serait de l'inconscience, c'est ce qu'on appelle de l'inconscience... Et si tu veux même me faire personnellement plaisir, tu achèteras ta propriété dans le Midi.

LÉONTINE.

Pourquoi?

DUMONT.

Parce qu'à Valenciennes, on te croit morte.

LÉONTINE.

Morte!... (Comprenant, avec amertume.) C'est toi, sans

doute, qui t'es permis de répandre ce bruit-là? Sais-tu que c'est un trait de pas grand'chose, ce que tu as fait là?

DUMONT, se montant aussi.

J'ai fait mon devoir. Personne ne saura que la tante, la propre tante paternelle de ma fille, a roulé dans tous les bastringues de la capitale, à Tivoli-Vauxhall et à l'Elysée Montmartre!

LÉONTINE, froissée.

Ah! Permets! Pas d'insultes!... Tu sauras que je n'ai jamais mis les pieds dans ces endroits-là, mon cher. Au début, il y a vingt-sept ans, c'est à peine si je faisais quelquefois les théâtres du boulevard. Et depuis dix ans que j'étais avec le duc, si nous sortions quelquefois le soir, c'était pour aller à l'Opéra-Comique, à la Comédie-Française, ou à l'Odéon.

DUMONT.

Tu as galvaudé le nom de notre père!

LÉONTINE.

Je me suis toujours fait appeler Jehanne de Xaintrailles. Sauf le duc, personne n'a connu mon véritable état-civil, — personne!... Et encore, — pauvre cher duc! — pour lui j'étais la fille naturelle d'un prince de maison régnante... Ainsi, ne viens pas me dire que j'ai compromis la famille. C'est faux! Tu mens!

DUMONT.

Léontine, il est inutile que nous prolongions cet entretien.

LÉONTINE.

Oh! je m'en vais... (Elle fait un pas vers le fond. — Un silence. — Emue.) Moi qui t'avais déjà ménagé une surprise, qui comptais vous faire à tous tant de plaisir!

DUMONT, inquiet.

Quelle surprise ?

LÉONTINE, tristement.

A quoi bon le dire, à présent ? Ça n'est plus la peine. Tu ne voudras jamais accepter de mon argent ?

DUMONT.

Oh ! ça ! Tu es fixée là-dessus.

LÉONTINE.

Au revoir, alors !... (Elle fait quelques pas vers la porte ; puis, la voix tremblante.) Tu ne viendras jamais voir ta sœur, à Paris ?

DUMONT, un peu ému malgré lui, mais voulant surtout se débarrasser d'elle.

Si... je viendrai... Au revoir !

LÉONTINE.

Au revoir !

Ils se serrent la main, longuement.

DUMONT.

Allons, Léontine, je te promets d'aller te rendre une petite visite... Mais pour le moment, si tu veux me faire plaisir, je crains qu'on ne te reconnaisse à Valenciennes, qu'on ne se doute de quelque chose. Il faut t'en aller, t'en aller vivement. L'express de Paris part à quatre heures quinze...

LÉONTINE, presque les larmes aux yeux.

Soit ! Je le prendrai... Moi qui avais déjà retenu ma chambre à l'hôtel du Sauvage !... Enfin !... Au revoir, Victor !

DUMONT.

Bonne santé... Au revoir !

Léontine sort par le fond.

SCÈNE V

DUMONT, puis MADAME DUMONT.

DUMONT, seul, revenant sur le devant de la scène.

A pas de sitôt!... (Avec humeur.) Espèce de gredine!... Ça vient vous jeter son million à la tête! Ça se figure qu'on va oublier tout!

MADAME DUMONT, entrant par la droite.

Elle est partie?

DUMONT.

Et elle ne reviendra pas!

MADAME DUMONT.

Mais elle m'a donné cent francs pour mes Rachitiques... Elle ne venait donc pas demander d'argent?

DUMONT.

Je n'ose pas te le dire, ce qu'elle voulait!... Etre reçue ici, dans la famille! (Sursaut de madame Dumont.) Oh! Rassure-toi. Tu ne doutes pas un instant de ce que j'ai répondu, n'est-ce pas? Tu as tes défauts de caractère, Céleste. Mais il y a une chose qu'on ne peut pas t'enlever : c'est que tu es une honnête femme, toi. Tu ne pouvais pas être souillée par le contact d'une fille pareille. Je l'ai mise à la porte tout de suite, sans même te consulter.

MADAME DUMONT, allant à lui et lui serrant la main.

Bien, ça, Dumont!... Tu n'es pas fort, mais au moins tu as le sentiment de l'honneur, le respect de ta femme, de la famille. Ça efface bien des choses!... (Avec un accent de doute.) Mais est-ce que vraiment tu as eu de la poigne? Tu lui as bien ôté le goût de revenir, à cette gourgandine?

DUMONT.

Je l'ai traitée comme la dernière des dernières !

MADAME DUMONT.

Embrasse-moi, Victor !... C'est bien, ce que tu as fait là !

Ils s'embrassent.

SCÈNE VI

LES MÊMES, EUGÉNIE, entrant par la droite, puis MARIA.

EUGÉNIE, stupéfaite, à part.

Papa et maman qui s'embrassent ! (Dumont et Madame Dumont se retournent.) Papa, qu'est-ce que c'était que cette dame ? Une marchande de vins ?

DUMONT, après hésitation.

Oui, ma fille.

EUGÉNIE, à part.

Comme ils ont l'air ému ! (Haut.) Et tu ne lui as rien acheté, papa ?

DUMONT.

Non, mon enfant. Je ne lui ai rien acheté

MARIA, ouvrant la porte du fond.

Mademoiselle, c'est votre maîtresse de piano.

EUGÉNIE.

Dites-lui que je suis malade, que je ne prendrai pas ma leçon...

Maria sort.

DUMONT.

Qu'est-ce que tu as, Eugénie?

EUGÉNIE.

Oh! Pour maintenant! Le piano et moi...

Elle fond en larmes.

MADAME DUMONT, énervée.

Bon! Encore les larmes!

EUGÉNIE, sanglotant.

Si comme il faut!... Si distingué!... Je l'aimais tant!...

DUMONT.

Il faut te consoler, ma fille. Il n'était pas digne d'être aimé de toi, ce garçon-là!

EUGÉNIE.

Paul?... pas digne!...

MADAME DUMONT.

Ton père a raison. Il ne t'aimait pas vraiment. S'il t'avait aimée, il serait déjà revenu .. Mais c'est un coureur de dot comme les autres. Je l'avais bien dit, moi. J'avais jugé l'oiseau. Je suis physionomiste. On entend sonner). On sonne?

DUMONT.

C'est le boulanger qui apporte le pain.

MARIA, ouvrant la porte du fond.

M. Paul Méry est là. (Etonnement.) Il demande à parler à Monsieur en particulier.

EUGÉNIE, avec un cri de joie.

Ah! maman, comme tu l'avais mal jugé!

MADAME DUMONT.

Ah ! Le bon Dieu est meilleur que je ne croyais !

Elle sort avec Eugénie par la droite.

DUMONT, à Maria.

Faites entrer M. Méry, Maria.

SCÈNE VII

DUMONT, PAUL.

Echange de saluts cérémonieux. Dumont invite du geste Paul à s'asseoir.

PAUL, très correct.

Monsieur, ma visite a un double but. D'abord, vous apporter les excuses de mon oncle, qui, à ce qu'il m'a dit, est parti de chez vous un peu précipitamment...

DUMONT.

En effet, monsieur votre oncle...

PAUL.

Mon oncle est un excellent homme. Mais précisément la grande affection qu'il a pour moi, et le sentiment de sa responsabilité personnelle, ont pu lui inspirer pour mes intérêts un zèle... excessif. Et quand il a appris de votre bouche que le dot de mademoiselle Eugénie ne s'élevait pas au chiffre espéré ; je l'avoue, par lui et par moi, il a cru bon de m'en référer immédiatement, sans réitérer en mon nom une demande qui est toujours, — vous le reconnaissez, monsieur , — un grave engagement d'honneur...

DUMONT.

Et vous venez, monsieur ?...

PAUL.

Je viens vous le réitérer moi-même... Le tort de M. Hardouin a été de croire un seul instant que je ne passerais pas outre, et que ma sincère et profonde affection pour mademoiselle votre fille ne planerait pas au-dessus des mes mesquines questions d'intérêts.

DUMONT, dont la figure s'éclaire.

Vous êtes un homme de cœur, Paul.

Il lui tend la main.

PAUL, se levant et la lui serrant.

Je ne suis qu'un homme de devoir, monsieur, et entre honnêtes gens on s'entend toujours. (Il se rassied. — Changeant de ton.) J'étais donc, — ai-je besoin de vous le répéter ?... bien décidé à épouser mademoiselle Eugénie avec une simple dot de vingt-cinq mille francs. J'endossais cette redingote pour venir me présenter chez vous et vous renouveler la demande, j'allais partir... quand soudain j'ai reçu une visite... -- visite sur laquelle je ne serais pas fâché d'avoir avec vous, puisque nous réglons définitivement les choses, quelques petits éclaircissements.

Il se tait, attendant une réponse.

DUMONT, écarquillant les yeux.

Quelle visite?

PAUL, après un silence, souriant.

Mais vous devez bien le savoir...

DUMONT.

Mais non. (Paul le regarde à son tour avec étonnement.) Je vous en donne ma parole d'honneur.

PAUL.

Excusez-moi. J'avais cru que Madame votre parente venait de votre part.

DUMONT.

Qui ça, Madame ma parente ?

PAUL.

Mon Dieu ! C'est vrai... Elle m'a dit qu'elle venait de son propre mouvement, qu'elle ne vous avait pas consulté... Mais vous ne m'en voudrez pas... je pensais malgré ça, je l'avoue... supposition bien pardonnable, dans la circonstance...

DUMONT, l'interrompant.

Mon cher ami, tout ce que vous me dites est une énigme. Ma femme et moi nous n'avons plus d'autre parente qu'une cousine issue germaine, qui habite Sainghin-en-Mélantois. Ce n'est pas elle qui est venue chez vous : elle est paralytique...

PAUL.

Enfin, il s'est présenté chez moi une dame en noir, d'un certain âge, très aimable, qui m'a dit être parente de M. Dumont, — rien de plus. Elle venait, paraît-il, d'apprendre tout ce qui se passait. Et elle a ajouté : « Dans le cas où vous vous retireriez devant une dot insuffisante, je puis vous dire, Monsieur, qu'au besoin une donation de ma part arrangerait les choses... »

DUMONT, haletant.

Une dame en noir... d'un certain âge... d'un âge mûr, même... des brillants aux oreilles ?

PAUL.

C'est ça.

DUMONT, se frappant le front et se levant en sursaut.

Léontine ! (Il marche de long en large en monologuant, pris d'une agitation fiévreuse.) Elle voulait forcer l'entrée de la maison !...

PAUL, regardant Dumont avec stupéfaction.

Ah ça ! Qu'est-ce que vous avez ?... Vous êtes malade ?

Il se lève et se dirige vers la porte de droite.

DUMONT, remarquant le mouvement de Paul et revenant à lui, en se calmant graduellement.

Je vous demande mille pardons, mon cher ami. Je dois vous paraître un peu bizarre...

PAUL.

Mon Dieu, Monsieur Dumont...

DUMONT.

Il m'arrive une chose tellement inattendue, tellement extraordinaire... Je vois qu'on a dû soudoyer la domestique, je ne sais qui, pour avoir des renseignements sur la famille... (se passant la main sur le front.) Enfin, quoi qu'il en soit, je vais vous répondre en ce qui vous regarde. Je n'ai qu'une chose à vous dire : tenez cette visite pour absolument nulle et non avenue.

PAUL, décontenancé.

Comment ?

DUMONT.

Eugénie n'aura rien de cette femme. Eugénie aura purement et simplement ses vingt-cinq mille francs de dot. (Sursaut de Paul, que Dumont ne remarque pas.) Vous l'aimez quand même. Vous venez de me le répéter, en digne garçon que vous êtes. Ne parlons plus que de vous et d'elle. Laissons là cette femme, dont je vous promets qu'il ne sera plus question ici.

PAUL.

Comment ! Comment ! Comment ça ?... D'abord, qu'est-ce que c'est, que cette femme ?

DUMONT.

Ne me demandez pas de vous en dire plus. C'est impossible.

PAUL.

Mais...

DUMONT.

Je conçois que vous trouviez tout ça très étonnant, mon cher ami. Mais, je vous le répète, je ne peux pas vous donner d'explications...

PAUL, toujours très convenable.

Mais enfin, Monsieur, mettez-vous à ma place. Si des incidents de cette sorte s'étaient produits quand vous vous êtes marié vous-même, vous auriez tenu à avoir des éclaircissements.

DUMONT, après un silence.

Eh bien ! Après tout, soit !... Puisqu'à présent vous êtes de la famille... (Paul a un hochement de tête significatif, que Dumont ne remarque pas.) Je dois vous faire cette révélation, — révélation, comme vous allez le voir, particulièrement douloureuse... Vous me donnez naturellement votre parole de galant homme que vous ne direz la chose à personne, même à Eugénie, surtout à Eugénie ?

PAUL, de plus en plus intrigué.

Oui, Monsieur. Vous avez ma parole.

DUMONT, s'exprimant avec hésitation, avec peine.

Eh bien, mon ami, cette femme qui s'est présentée chez vous... est bien ma parente. Elle ne mentait pas.

PAUL.

Ah !

DUMONT.

Mais vous ne pouvez rien accepter d'elle...

PAUL.

Parce que?

DUMONT.

Parce que cette femme... c'est ma sœur!

PAUL.

Je comprends encore moins.

DUMONT, écrasé de honte.

Je n'avais pas revu ma sœur depuis trente ans. Dans le pays, elle passe pour morte... Maintenant vous saisissez peut-être, mon ami. Epargnez-moi de m'étendre sur ce sujet pénible. Cet argent qu'elle vous offrait a été acquis d'une façon... plus que légère...

PAUL.

Votre sœur était une?...

DUMONT, baissant la tête, avec un sanglot étouffé

Oui.

PAUL, se levant, avec éclat.

Eh bien! Ça, par exemple, c'est le bouquet! C'est un comble!

DUMONT, stupéfait.

Vous dites?

PAUL, marchant de long en large, en ricanant nerveusement.

Il faut en rire! Il vaut mieux en rire!... Ah! bien! non! Moi qui croyais connaître la vie, avoir du flair! Je m'embarque dans un mariage, -- et quand j'arrive à savoir le fond, voilà ce que je trouve! Une dot à mourir de faim! Une tante qui cascade!... Ah! non! C'est une bonne leçon! J'en profiterai!...

DUMONT.

Ah ça, Monsieur!..

PAUL, *avec la dernière impertinence.*

Ah! Je ne veux pas m'indigner, cher Monsieur... Restons dans la note burlesque!...

DUMONT.

Vous vous fichez de moi, je crois?

PAUL, *avec une ironie insolente.*

Vous croyez?

DUMONT.

Je vais vous mettre dehors!

PAUL, *d'une voix cinglante.*

Il y a assez longtemps que vous voulez me mettre dedans!

Il remet bruyamment son chapeau sur la tête, regarde Dumont en haussant les épaules, et se dirige vers le fond.

DUMONT, *suffoquant, allant se mettre entre la porte et lui.*

Un instant, monsieur!... Vous n'épouserez pas ma fille, ça m'est égal. Mais il ne sera pas dit qu'on aura accusé en face Victor Dumont de mettre les gens dedans. Ma sœur s'est mal conduite, c'est possible. Mais je ne veux pas que vous emportiez d'ici, sur moi personnellement, une opinion comme celle que vous dites. Vous allez me faire l'amitié de vous expliquer.

PAUL, *s'arrêtant.*

Que voulez-vous que je vous dise?

DUMONT.

Je suis un honnête homme, Monsieur!

Léger ricanement de Paul.

DUMONT, *tirant un trousseau de clés de sa poche.*

Monsieur, voilà les clefs de l'armoire où sont mes

livres de commerce, mes copie-lettres. Ouvrez, compulsez, cherchez la moindre réclamation d'un client trompé sur la qualité des marchandises... Probité! Honneur! Délicatesse!... Nous verrons si vous viendrez encore m'accuser d'avoir voulu vous mettre dedans!

PAUL, furieux, se croisant les bras et le regardant en face.

Mais il y a six mois que vous ne faites pas autre chose, — vous, Madame Dumont, toute la famille!.. J'arrive ici, moi, brave garçon, franc du collier, j'y vais bon jeu bon argent!... Vous m'attirez chez vous, vous m'invitez à dîner, vous me faites chanter le duo de *Faust!*...

DUMONT.

Eh bien?

PAUL, avec violence.

Eh bien! Vous spéculiez sur mes sentiments, voilà le mot! Vous spéculiez sur mon cœur de jeune homme! Vous n'aviez pas d'autre but que de m'amener un jour à épouser votre fille avec une dot dérisoire!

DUMONT.

Je ne pouvais pourtant pas vous dire...

PAUL, sévèrement.

Pas de sophismes! Répondez-moi du fond de votre conscience! Qu'est-ce qu'un homme recherche, dans le mariage? Est-ce que la première des choses, ce n'est pas l'argent?

DUMONT.

Mais...

PAUL.

Vous m'avez laissé croire que vous en aviez. Vous n'en aviez pas. Vous avez voulu me mettre dedans!... Et quelle est la seconde chose que

l'on recherche dans le mariage? La considération, l'honneur, la moralité...

DUMONT, lui montrant ses clefs.

Fouillez ma correspondance...

PAUL, l'arrêtant du geste.

Oui... (Se croisant les bras). Mais m'aviez-vous dit que votre sœur est une cocotte?

DUMONT.

Monsieur...

PAUL.

Je ne sors pas de là. Me l'aviez-vous dit?

DUMONT.

Eh bien! non! Je ne vous l'avais pas dit. Parce qu'au point de vue de la considération, il n'y avait aucun danger pour vous.

PAUL.

Et comment ça?

DUMONT.

Personne ne le sait. Et à partir de ce moment même où je vous parle, si vous n'avez pas la lâcheté d'aller le chanter sur les toits, personne ne le saura, — absolument personne!

PAUL.

Personne à Valenciennes ne sait que vous aviez une sœur? Vous allez me faire croire ça?

DUMONT.

En avez-vous jamais entendu parler, vous qui prenez depuis six mois des renseignements sur notre compte?... Il y a vingt-sept ans qu'elle n'est venue dans la ville. J'ai fait croire à tout le monde qu'elle était morte en Russie, institutrice.

PAUL, avec un sourire ironique.

Mais mademoiselle Dumont est suffisamment

connue à Paris, dans le monde où on ne s'ennuie pas...

DUMONT.

Elle s'y est toujours fait appeler Jehanne de Xaintrailles. Et elle vient de me dire elle-même que depuis dix ans elle ne sortait plus le soir, si ce n'est pour aller à l'Odéon. Au point de vue considération, vous voyez donc que vous n'avez rien à me dire. Léontine n'a pas compromis et ne compromettra pas la famille. Ma femme et moi nous sommes seuls à savoir que ma sœur a été cocotte, c'est un secret que nous emporterons dans le tombeau.

PAUL.

Passe pour le point de vue considération. Au point de vue moralité, par exemple!...

DUMONT, outré.

Qu'est-ce que vous allez dire?

PAUL.

Mais... il me semble qu'une parenté de cette sorte dénote dans la famille une insuffisance de garanties...

DUMONT, n'y tenant plus.

Ah! Ecoutez, mon petit monsieur! En voilà assez, vous savez!...

PAUL.

Hein?...

DUMONT.

Voilà un quart d'heure que vous m'agonisez de sottises. Je vous ai laissé dire parce que je suis bonne bête, surtout parce que je tenais à vous démontrer posément que j'ai droit à votre estime... Maintenant, stop!... Vous allez me faire le plaisir de ne pas insinuer de certaines choses. Ou bien, vrai Dieu de vrai Dieu! aussi vrai que je m'appelle Victor Du-

mont, je vous flanque une calotte à vous faire voir trente-six chandelles!

PAUL, avec hauteur.

Monsieur!...

DUMONT.

Ah! n'ayez pas l'air de dire qu'il y a entre cette femme et nous la moindre solidarité... N'ayez pas l'air!... Ça, je ne vous le laisserais pas articuler!... (Plus calme.) Je suis bien bon de me fâcher, du reste. La preuve évidente est là : la démarche qu'elle vient de faire, et ma réponse.

PAUL.

Quelle réponse?

DUMONT.

Eh bien! Vous le savez bien!... Cette coquine, qui est vieille, qui est isolée, qui s'ennuie s'était mis dans la tête d'avoir ses entrées dans la famille!... C'est à vous-même qu'elle a été offrir de doter Eugénie.

PAUL, ricanant.

Oui... le fond de son honnête épargne... Quelques billets de mille...

DUMONT, qui ne l'a pas entendu.

Et, devant moi, elle faisait miroiter son héritage... Eh bien, monsieur, ce qui prouve que je suis un parfait honnête homme, c'est que je l'ai carrément mise à la porte, avec tout son sale argent!

PAUL, gouailleur.

Elle s'était donc fait une petite aisance, cette brave dame!

DUMONT.

Elle a douze cent mille francs, Monsieur.

PAUL, saisi.

Vous dites?

DUMONT.

Elle a hérité d'un duc. Elle a douze cent mille francs ! (Paul, machinalement, ôte son chapeau.) Voilà ce que je viens de refuser, Monsieur ! Douze cent mille francs qui plus tard auraient pu tomber dans notre poche, sans que notre considération même en souffrît, puisque tout le monde ignore l'existence de Léontine... Je ne les regrette pas. Mais quand vous venez me dire que je ne suis pas un honnête homme !...

PAUL, changeant tout à fait d'attitude, se radoucissant.

Mais je ne vous ai jamais dit que vous n'étiez pas un honnète homme... Vous vous emportez, vous allez, vous vous mettez dans une colère !... Je suis sûr que vous avez été brutal avec madame votre sœur !

DUMONT.

Brutal !... Oh ! mon Dieu ! Non !... Ferme ! voilà tout.

PAUL.

Vous n'allez plus jamais la revoir ?

DUMONT.

Je lui ai dit que si, par pitié !... Mais j'ai bien l'intention de n'en rien faire... En attendant, je l'ai fait filer de Valenciennes, vivement !

PAUL.

Elle est déjà partie ?

DUMONT.

Elle s'imaginait qu'elle allait rester, la misérable !... Elle avait retenu sa chambre à l'hôtel du Sauvage... Oh ! mais ! je n'ai pas entendu de cette oreille-là. Elle repart aujourd'hui même, par l'express de quatre heures quinze...

PAUL.

De quatre heures quinze ? (Il se détourne vivement

et regarde sa montre.) Au revoir, Monsieur Dumont. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

Il prend la main de Dumont, la serre, et sort rapidement par le fond.

SCÈNE VIII

DUMONT, puis MADAME DUMONT et EUGÉNIE.

DUMONT, seul, regardant avec ébahissement la porte du fond.

Et le voilà filé comme son oncle, en coup de vent!... Ah ça! Ils ont tous un grain, dans cette famille-là!

MADAME DUMONT et EUGÉNIE, entrant par la droite.

Eh bien?

DUMONT.

Eh bien!...

Il fait un geste de découragement.

EUGÉNIE, avec un cri déchirant.

Il ne reviendra plus!

Elle porte la main à son cœur et tombe sur le canapé, en syncope.

DUMONT, éperdu.

Eugénie! Ma fille!

Il court à elle. — Madame Dumont s'empresse autour d'Eugénie et lui frappe dans les mains.

EUGÉNIE, revenant à elle.

Ah! Papa!... Ah! Maman!...

MADAME DUMONT.

Allons, Eugénie!... Voyons, mon enfant!...

EUGÉNIE, en larmes.

Je veux entrer au couvent! Je me consacre à Dieu!

DUMONT.

Tu ne feras pas une bêtise pareille!

EUGÉNIE.

Si, papa! (Sanglotant.) Je suis trop malheureuse!

MADAME DUMONT.

Voyons, Eugénie!... (Se retournant vers Dumont.) Quel triste sire que ce Paul! Refuser un petit ange qui l'aime à ce point-là!... Et il te l'a dit, l'animal? Pour la question des gros sous!

DUMONT, désespéré.

Pour celles-là et pour d'autres, parbleu!

MADAME DUMONT, le regardant.

Lesquelles donc?

DUMONT, à Eugénie.

Laisse-moi un peu causer avec ta mère, Eugénie.

MADAME DUMONT.

Allons, mon enfant! Va pleurer dans ta chambre!

Elle la pousse dehors par la porte de droite.

SCÈNE IX

DUMONT, MADAME DUMONT.

MADAME DUMONT, revenant vers son mari.

Pour quelle autre raison refuserait-il notre fille

DUMONT, avec abattement.

Léontine, parbleu !

MADAME DUMONT, hors d'elle.

Tu as été assez idiot pour lui dire?...

DUMONT.

Il la connaît. Elle a été chez lui.

MADAME DUMONT.

Comment, elle a été chez lui ?

DUMONT.

Elle savait tout. Elle avait l'idée d'être reçue dans la famille. Pour arriver à ses fins, elle a été lui offrir de doter notre fille, la misérable !

MADAME DUMONT.

Comment, doter notre fille?

DUMONT.

Eh ! sans doute ! Puisqu'elle a douze cent mille francs de fortune.

MADAME DUMONT.

Comment, douze cent mille francs de fortune !

DUMONT.

Elle a hérité d'un duc. Je ne te l'avais pas dit ?

MADAME DUMONT.

Tu ne m'avais rien dit... Qu'est-ce que tu as fait ?

DUMONT.

Mais tu le sais bien, ce que j'ai fait. C'est pour ça que tu m'as embrassé, sacrelotte ! Ça ne t'était pas arrivé depuis le jour de l'an !... Je l'ai fichue à la porte, rondement, — elle, ses bonnes paroles, son offre de dotation, sa promesse d'héritage !... Sois tranquille, va, ma bonne Céleste ! Je te promets qu'elle ne reviendra plus !

MADAME DUMONT, aigrement.

Et tu as fait ça sans me consulter !

DUMONT.

Mais puisque tu m'as approuvé ensuite

MADAME DUMONT.

Tu as agi sans me consulter!... Alors, qu'est-ce que je suis, moi? Rien ? Il me semble pourtant que je compte, dans le ménage !

DUMONT.

Mais, Céleste!...

MADAME DUMONT, se montant de plus en plus.

Il n'y a pas de « Mais, Céleste!... » Tu as agi sans me consulter !

DUMONT.

Est-ce que je pouvais hésiter un instant? Est-ce que je pouvais songer à t'imposer, à toi, à une honnête femme comme toi, la société de cette fille perdue? Est-ce que je n'ai pas bien fait?

MADAME DUMONT.

Tu as agi sans me consulter!

DUMONT.

Mais...

MADAME DUMONT.

Et tu sauras qu'il n'y a qu'une personne sensée, ici. C'est moi!... C'est assez démontré, je suppose, depuis ta spéculation sur les laines!

DUMONT, désespéré.

Ah ! Bon ! nous retombons dans les laines !

MADAME DUMONT, furieuse.

Oui, nous retombons dans les laines... Tu t'es

ruiné, tu as ruiné ta femme, ta fille, tu lui as fait son malheur, à ta fille !

DUMONT.

Passe pour les laines... Mais voyons, pour Léontine, est-ce que je n'ai pas agi comme il le fallait

MADAME DUMONT.

Tu n'as jamais rien su faire de bon ! — jamais!... jamais!... Je me respecte trop pour te dire des injures... Mais tu n'es qu'une huître, au bout du compte, — une huître, une moule, une chiffe !

DUMONT.

Enfin, voyons !...

MADAME DUMONT.

Il n'y a pas de « Voyons!... » J'ai raté ma vie en m'associant à un homme comme toi. Avec un mari pareil, il n'y a pas de plaisir à être honnête femme!

DUMONT.

Céleste !

MADAME DUMONT, au dernier degré de la colère.

Ah! Non! Non! Il n'y en a pas!... Et je le suis, pourtant!... Sainte Vierge! Si c'était à recommencer!

Elle sort par la gauche, en claquant la porte. — Dumont, resté seul, fait un geste douloureux de découragement, et sort par la droite.

ACTE TROISIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, MARIA, entrant par le fond.

PAUL.

Eh bien, ma fille, puisque M. Dumont n'est pas sorti depuis tout à l'heure, vous allez lui dire que j'ai absolument besoin de le voir, vous entendez bien? — absolument besoin...

MARIA.

Bien! monsieur!

Elle sort.

PAUL, seul, redressant son col devant la glace de la cheminée.

Maintenant, — jouons serré.

SCÈNE II

PAUL, DUMONT, entrant par la droite.

DUMONT.

C'est encore vous, Monsieur!

PAUL.

Mon Dieu, Monsieur Dumont...

DUMONT, avec une tristesse pénétree.

Je ne vous le cache pas, Monsieur. Je m'étonne que vous osiez vous représenter chez moi. Vous ne pouvez y venir que pour nous causer de la peine. Vous m'avez fait, à moi, ce que personne ne m'avait fait depuis trente ans que je suis dans les affaires : vous m'avez soupçonné d'être un malhonnête homme. Ma fille se figurait que vous l'aimiez : elle a été si cruellement déçue par votre réponse qu'elle veut maintenant à toute force entrer chez les Ursulines; il n'y a pas moyen de l'en faire démordre. Ma femme, qui était déjà d'un caractère difficile, vient de me faire une scène qui m'inspire des craintes pour sa raison. Tout cela est votre faute, Monsieur. Vous avez apporté le malheur dans la maison des Dumont. Allez-vous-en!

PAUL.

Voyons, Monsieur Dumont, vous êtes un homme d'une intelligence trop élevée pour avoir réellement pris au sérieux quelques paroles échappées dans un moment de colère... Avouez qu'un éclair d'égarement est naturel et pardonnable, au moment où on voit la fatalité vous arracher tout ce qu'on aime...

DUMONT, haussant les épaules.

Vous! Vous aimiez Eugénie!

PAUL.

Profondément, Monsieur.

DUMONT.

Alors, pourquoi ne l'épousiez-vous pas?

PAUL.

Avec vingt-cinq mille francs de dot?... N'était-ce pas la condamner, avec mes seuls revenus pour

ressources, à une vie de médiocrité, de misère?... La délicatesse me dictait mon devoir.

DUMONT.

Alors, Monsieur, si vous ne l'épousez pas, qu'est-ce que vous revenez faire ici?

PAUL, souriant.

Vous m'accusiez d'apporter le malheur dans la maison? C'est le bonheur, Monsieur, que j'apporte, — l'oubli de tous nos malentendus, la guérison de toutes nos tristesses, et les espérances les plus radieuses pour notre avenir.

DUMONT, lui montrant une chaise.

Donnez-vous la peine de vous asseoir...

Tous deux s'assoient.

PAUL.

Je viens de voir madame votre sœur...

DUMONT, se levant, en sursaut.

Léontine!

PAUL, le faisant se rasseoir.

Laissez-moi donc dire. Je l'ai vue à la gare, au moment où elle allait partir. Nous avons causé ensemble, très longuement causé... Je vous dirai tout de suite qu'une grande sympathie s'est établie entre nous dès les premiers mots. C'est une femme supérieure que madame votre sœur, d'un esprit très fin, d'un cœur tout à fait élevé...

DUMONT.

Léontine!

PAUL.

Absolument charmante... Une femme de valeur... et de mérite.

DUMONT, *stupéfait.*

Mais enfin, Monsieur, nous nous sommes pourtant dit...

PAUL.

Qu'elle avait eu une jeunesse un peu orageuse?... Mon Dieu! comme beaucoup de femmes d'esprit, qui font d'adorables vieilles... Nos mères, monsieur Dumont, les marquises du XVIIIe siècle...

DUMONT.

Mais, fichtre! Il ne s'agit pas de marquises, ni du XVIIIe siècle... Léontine n'est qu'une...

PAUL, *vivement, l'arrêtant.*

Ne l'insultez pas!... Ne l'insultez pas! Vous manqueriez de cœur! Cette femme a pour vous, pour toute sa famille, les sentiments les plus nobles, les plus délicats, les plus chevaleresques!...

DUMONT.

Enfin, qu'est-ce que vous voulez, au bout du compte?

PAUL, *après un silence.*

Pardonnez-lui.

DUMONT, *haussant les épaules.*

Mais oui, je lui pardonne.

PAUL, *se levant.*

Elle n'attend qu'un mot pour se jeter dans vos bras!...

DUMONT.

Ah! Non! Je lui pardonne. Mais qu'elle me fiche la paix!... Vous ne comptez pas la faire rentrer ici, je suppose?

PAUL, *profondément.*

Ainsi, la femme tombée ne se relèvera jamais!...

Elle ne pourra jamais venir reprendre au foyer de famille la place que l'égarement, la misère, les erreurs de la jeunesse, l'ont forcée de quitter momentanément !... Elle n'avait plus sa mère, elle n'avait plus son père, elle a été abandonnée de son frère.. (Mouvement de Dumont.) Oh ! Elle ne vous en veut pas... Elle m'a tout dit... Mais enfin, puisque vous savez tout ce qui s'est passé, vous ne pouvez pas lui garder rancune... Voyons ! Je vous donne ici mon opinion d'honnête homme... Elle a été plus une victime qu'une coupable. Elle revient à vous, purifiée déjà par le repentir, réhabilitée par l'affection qu'elle porte aux siens. C'est une âme à sauver définitivement, c'est une bonne action à faire. Je ne m'adresserai pas en vain à votre cœur, Monsieur Dumont. Juste et intègre comme je vous connais, il est impossible que vous n'ayez pas la religion de la souffrance humaine !

DUMONT, se levant, avec force.

Eh bien ! Non !... Vous direz tout ce que vous voudrez !... Moi vivant, Léontine ne rentrera pas ici !

PAUL.

Non ?

DUMONT.

Non.

PAUL, changeant de ton.

Vous allez faire une bêtise !

DUMONT.

Hein ?

PAUL.

Vous allez faire une bêtise. Si nous n'acceptons pas l'argent de votre sœur, je ne peux pas épouser votre fille.

DUMONT, n'en revenant pas.

Vous voulez que j'accepte l'argent de Léontine?

PAUL.

Pourquoi pas?

DUMONT.

C'est vous, Monsieur, vous qui portez sur la poitrine un insigne de l'honneur, qui êtes officier d'Académie, c'est vous qui venez me proposer d'accepter de l'argent gagné d'une façon pareille!

PAUL.

L'argent est une puissance. Qu'elle vienne de droite ou de gauche, haïssons-la, si vous voulez, mais faisons comme tout le monde : subissons-la!

DUMONT.

Et votre oncle? Lui avez-vous demandé son avis, au colonel?

PAUL.

Ne le mêlons pas à tout ça : il est vieux jeu, mon oncle. Quand il ne s'agira plus que de lui, nous lui ferons croire ce que nous voudrons.

DUMONT.

Vous vous figurez donc que je vais devenir votre complice?

PAUL.

Voyons, Monsieur, laissons là les grands mots. Si curieuses que soient vos idées sur l'existence, vous n'avez pas, que je sache, vécu dans une tour d'ivoire?...

DUMONT, ahuri.

Une tour d'ivoire?...

PAUL.

Vous êtes dans les affaires. Vous savez ce que c'est

que le monde. Qu'est-ce qu'il estime? Qu'est-ce qu'il vénère? Qu'est-ce qu'il adore?... L'argent.

DUMONT.

L'argent honnête, Monsieur.

PAUL.

L'argent est toujours honnête. Si vous croyez que l'origine des grandes fortunes d'aujourd'hui est blanche et pure comme une aile de colombe, vous allez me faire rire, vous savez... Krachs par ci, krachs par là! Coups de Bourse!... En attendant, les propriétaires de ces fortunes-là font la pluie et le beau temps à Paris, dans toute l'Europe. A eux les coups de chapeau!... (Haussant les épaules.) Ne me forcez donc pas à vous répéter des truismes!

DUMONT.

Je vous prie de modérer vos expressions.

PAUL.

Et puis, enfin, il ne s'agit pas de tout ça, dans l'espèce. Il s'agit de Léontine... de madame Léontine. Son argent n'est pas de l'argent volé, en somme. Elle offre de doter votre fille : elle ne demande pour ça qu'un peu d'affection, de tendresse. Donnons-les lui, ne lésinons pas là-dessus, et il ne nous restera plus qu'à espérer les douze cent mille francs de son héritage.

DUMONT.

Et la considération, Monsieur? Le droit de marcher la tête haute? L'opinion du monde?

A ce moment, Madame Dumont entrebâille la porte de gauche et écoute.

PAUL.

L'opinion des jaloux et des imbéciles?... On ne saura rien. Nous quitterons Valenciennes. Vous liquiderez votre filature. Nous irons acheter une pro-

priété dans le Midi. C'est mon pays. J'en connais de charmantes. Tout ça est convenu avec madame votre sœur. Nous vivrons là en famille... Vous me demanderez ce que devient mon avenir d'ingénieur ? J'en ai assez d'être ingénieur. Je suis ambitieux comme tout le monde, et même plus que tout le monde. Maintenant que j'ai la grande force, l'argent, j'irai vite et loin. Qu'est-ce que coûte une élection législative ? Vingt cinq mille francs. Une fois député, on ne sait pas ce qui arrive... En tout cas, travailleur, intelligent et jeune, j'aurai la satisfaction de me rendre utile à mon pays.

DUMONT.

Mais, c'est inouï, ma parole! Vous parlez de ça comme d'une affaire faite! Vous vous figurez que je vais consentir à ce que ma femme reçoive Léontine chez elle?...

PAUL.

Consultez Madame Dumont. C'est une femme de bon sens. Je suis sûr de sa réponse.

DUMONT.

Et ma fille?... Si vous l'épousiez, vous la laisseriez vivre dans une société pareille?

PAUL, haussant les épaules.

Mais votre sœur ne parle que de vertu et de bonnes œuvres, comme toutes les vieilles farceuses.. Et puis, enfin, on fait du mieux qu'on peut. S'il ne fallait pas passer sur certaines choses, ce serait trop beau. Acceptons toujours, et nous verrons après.

DUMONT.

Accepter cet argent-là! Jamais, par exemple!

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME DUMONT.

MADAME DUMONT, s'avançant, avec éclat.

Ecoute-le, Dumont! Il a raison... J'hésitais encore. Je n'hésite plus, maintenant.

DUMONT, consterné.

Toi aussi!

PAUL, radieux, allant serrer la main de madame Dumont.

Merci, Madame.

DUMONT, à sa femme.

Tu recevras cette gourgandine!

MADAME DUMONT.

C'est pour ma fille. Je suis mère. J'immole mes scrupules!

DUMONT, les regarde tous deux ; puis, après un silence, éclatant.

Eh bien! Nom de nom de nom!... Non! Ça ne sera pas!

MADAME DUMONT.

Tu dis?

DUMONT, hors de lui.

Quand le diable y serait, quand tu casserais tout ici, quand la maison devrait crouler, je suis le père de famille, le maître chez moi, le patron! Et il faudra qu'on charrie droit!... J'ai dit que ça ne serait pas! Ça ne sera pas! Mets-toi ça dans les dents!

Madame Dumont, pâle, muette de rage, va s'élancer sur son mari.

PAUL, l'arrêtant.

La douceur, Madame... (S'avançant vers Dumont.) Et Eugénie ?

DUMONT.

Eugénie en sera quitte pour ne pas épouser un gaillard de votre espèce !

PAUL, arrêtant Madame Dumont qui a un nouveau mouvement de fureur.

Madame !... Voyez, moi, comme je me maîtrise !... (A Dumont.) Qui épousera-t-elle, Eugénie ?

DUMONT.

Un brave garçon.

PAUL.

Qui trouvera-t-elle, avec vos vingt-cinq mille francs de dot ? Un petit commis !

DUMONT.

Elle ne se mariera pas.

PAUL.

Vieille fille ? C'est encore plus triste... Songez-vous à la responsabilité que vous assumez, vous qui vous proclamez si honnête homme ?... Vous disposez de l'avenir des gens sans les consulter. Si plus tard votre fille est malheureuse, si elle sait que vous avez tenu son bonheur entre les mains et que vous l'avez délibérément sacrifié à vos idées personnelles, si elle vient vous en faire des reproches, que pourrez-vous lui répondre, Monsieur ?

MADAME DUMONT.

Tu l'as déjà ruinée une fois, ta fille ! Tu veux la ruiner de nouveau !

DUMONT.

Mais que voulez-vous que je fasse, fichtre !

PAUL.

Pensez à son bonheur, à elle, avant de penser à vos scrupules, à vous.

DUMONT.

Et si ces scrupules sont aussi les siens?... Une supposition... Je ne lui dis rien. Nous acceptons, nous concluons le mariage... Plus tard ma fille apprend quelle femme a été sa tante, et vient me reprocher de l'avoir déshonorée en la mariant de cette façon-là... C'est bien une autre responsabilité que j'assume, je suppose ? Et elle n'aurait pas moins de reproches à me faire !

PAUL.

Alors, c'est une impasse !

MADAME DUMONT.

C'est une impasse !

PAUL.

Oui. Mais c'est qu'il n'y a pas à dire. Léontine attend. Il faut se décider, et tout de suite.

DUMONT.

C'est tout décidé. Je ne veux pas.

MADAME DUMONT.

Et moi je veux.

PAUL.

Il n'y a qu'une solution. C'est votre fille que ça regarde. Que votre fille décide.

DUMONT.

Soit !

MADAME DUMONT.

Soit ! Je vais la chercher. (Elle fait un pas vers la droite. — S'arrêtant.) Qu'est-ce que nous allons lui dire ?

PAUL.

Oui, au fait.

DUMONT.

Si je disais à ma fille, si je poussais l'impudeur jusqu'à dire à ma fille que sa tante a été une cocotte, elle ne me comprendrait même pas.

PAUL, avec un accent de doute.

Oh !

MADAME DUMONT.

Oh ! Pas du tout.

PAUL, avec admiration.

Oh ! (Il serre la main de Madame Dumont. — Après un silence de réflexion découragé.) Eh bien ! que voulez-vous ! Dites-le-lui !

DUMONT, se révoltant.

Ah ! non ! Ah ! non !... Ma fille est un ange de pureté, d'éducation ! Nous avons veillé sur elle, dirigé ses lectures. Je ne lui permettais que Jules Verne, et encore !... Maintenant, j'irais, moi, et sa mère irait avec moi lui expliquer ce que c'est qu'une cocotte !... Oh ! Non ! Comme vous dites, Monsieur, ça, c'est ce qu'on appelle un comble !

PAUL.

C'est pourtant plus convenable que si je le lui explique moi-même... (Tirant sa montre.) Et Léontine attend...

MADAME DUMONT, se décidant.

Après tout, Eugénie sera mariée dans deux mois... C'est une des premières choses qu'on apprend dans le mariage... Son futur le permet... C'est lui-même qui le demande... (Poussant Paul dehors par la porte de gauche.) Restez dans la salle à manger, Paul. Nous allons consulter ma fille.

Elle sort par la droite.

DUMONT, seul.

Qu'est-ce que nous allons bien pouvoir lui dire, nom d'un petit bonhomme ?

SCÈNE IV

DUMONT, MADAME DUMONT, entrant par la droite et traînant EUGÉNIE par la main.

EUGÉNIE, pleurnichant.

Qu'est-ce qu'on me veut encore ? C'est inutile de m'ennuyer. J'ai dit que j'entrerai aux Ursulines. J'entrerai aux Ursulines.

DUMONT, calme, grave.

Assieds-toi, mon enfant. (Eugénie étonnée s'assied entre son père et sa mère. — Silence d'embarras.) Avant que tu n'entres aux Ursulines, ta mère et moi nous avons quelque chose à t'apprendre.

EUGÉNIE.

Quoi, papa ?

DUMONT, hésitant, à part.

C'est encore moins commode que je ne pensais.

MADAME DUMONT, à Eugénie.

Eh bien, voici. Nous pourrions devenir riches...

EUGÉNIE.

Oh ! quel bonheur !

DUMONT, à sa femme.

Un instant ! Tu poses mal la question, toi... Ce n'est pas ainsi qu'il faut la poser...

EUGÉNIE, de plus en plus ahurie.

Quelle question, papa?

DUMONT.

Suppose que je puisse, par une circonstance quelconque, devenir riche, mais en acceptant de l'argent qui ne fût pas de l'argent honnête... Qu'est-ce que tu me dirais de faire?

EUGÉNIE.

Mais je te dirais de refuser, papa!... (Dumont, transporté, l'embrasse. — Eugénie, doucement, tout en se laissant câliner.) Pour que tu ailles au tribunal, en prison? Pour que nous soyons tous déshonorés? Tu plaisantes!... — Et puis, vois-tu, tu ne m'en voudras pas d'être franche, papa, tu lui permets de tout dire, à ta petite Nini chérie?... Eh bien, mon Dieu, il y a des malins qui réussissent dans des opérations douteuses... Mais toi, mon petit papa, tel que je te connais, avec ta force en affaires...

MADAME DUMONT, l'interrompant.

Ton père pose la question aussi mal que possible. Il ne s'agit pas d'opérations douteuses. Il ne s'agit de tromper personne. Il ne s'agit pas d'argent volé.

EUGÉNIE.

Quoi, alors? C'est de l'argent gagné comme le nôtre, par l'industrie, par le travail?...

Madame Dumont ne répond pas.

DUMONT, désespéré.

Nous n'en sortirons pas!

MADAME DUMONT.

Il faut tout lui dire!... (Un silence. — A Eugénie.) Suppose, mon enfant, que tu aies une tante...

EUGÉNIE, suivant sa pensée avec une attention démesurée.

Oui, maman.

DUMONT.

Et que cette tante soit...

Il s'arrête.

EUGÉNIE.

Soit quoi?

DUMONT.

Une mauvaise femme!

EUGÉNIE, joignant les mains.

Ah! mon Dieu!... Une empoisonneuse! Une voleuse!

MADAME DUMONT.

Pas du tout! Elle n'a ni tué ni volé.

EUGÉNIE.

C'est une honnête femme, alors!

DUMONT.

Oh! non!

EUGÉNIE.

Alors, qu'est-ce que c'est?

DUMONT.

C'est...

Il s'arrête.

MADAME DUMONT.

C'est une irréguliére...

EUGÉNIE, ouvrant des yeux énormes.

Qu'est-ce que c'est, une irrégulière?

MADAME DUMONT, découragée.

Ah! Elle ne pourra jamais comprendre!... Trop bien élevée!

EUGÉNIE, les regardant l'un après l'autre.

Enfin, voyons, qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce que vous avez tous les deux?... Vous me faites

descendre au salon. Il paraît que je dois apprendre quelque chose. Papa fait une figure de cinq pieds six pouces!... Je ne suis pourtant pas bête! Il m'est impossible de comprendre un mot à ce que vous voulez et à ce que vous dites!

DUMONT.

Eh bien, mon enfant, une irrégulière, c'est une femme qui se conduit très mal.

MADAME DUMONT.

N'envenime pas, toi!

DUMONT, frappé d'une inspiration.

Tiens, mon enfant, tu vas comprendre. Tu aimes, toi... ton petit cœur de jeune fille a parlé. Tu aimes M. Paul Méry... à tort ou a raison, tu aimes M. Paul Méry...

EUGÉNIE.

Oh! oui! Je l'aime!

Elle porte son mouchoir à ses yeux.

DUMONT, l'arrêtant.

Ne m'interromps pas... Suppose qu'au lieu de l'épouser, lui que tu aimes, tu en épouses un autre, que tu n'aimes pas, parce que cet autre aurait des millions?... Est-ce que ça serait bien, ce que tu ferais là?

EUGÉNIE.

Il serait peut-être gentil aussi, celui qui aurait des millions...

DUMONT.

Suppose qu'il soit laid, qu'il soit vieux,... vieux et laid!

EUGÉNIE.

Alors, ça, c'est absolument l'histoire de mon amie Adèle. Elle a épousé un vieux tout blanc qui avait des

rhumatismes, parce qu'elle tenait à avoir une voiture et à faire des voyages d'agrément.

DUMONT, interloqué, après un silence.

Enfin, voyons, tranchons dans le vif... Est-ce que tu ne la méprises pas un peu, Adèle?

EUGÉNIE.

Pourquoi, papa?

DUMONT, éclatant, se levant.

Parce qu'elle s'est donnée à un homme qu'elle n'aime pas, là ! Parce que c'est indigne ! Et une irrégulière, ma fille, c'est une femme qui se donne non pas seulement à un homme qu'elle n'aime pas, mais à dix, à vingt, à trente, à un nombre indéfini d'hommes qu'elle n'aime pas ! Je rougis de honte à te dire toutes ces choses-là ; mais les circonstances veulent que tu les saches... Ces femmes-là, le monde les méprise, mon enfant. Et il méprise aussi ceux qui acceptent de l'argent venant d'elles.

MADAME DUMONT, se levant.

Maintenant, voilà. Ton père a une sœur, Léontine Dumont, qui a été pendant quelque temps une irrégulière. Cette dame a beaucoup d'argent. Elle veut te doter. Et si elle te dote, tu épouseras Paul.

EUGÉNIE, se levant.

J'épouserai Paul !

DUMONT.

Et si tu acceptes cet argent-là, ma fille, plus tard le monde te méprisera, et tu seras déshonorée.

MADAME DUMONT.

Tu ne seras pas déshonorée. On ne le saura pas.

EUGÉNIE, hésitant.

Est-ce que Paul sait la chose ?

MADAME DUMONT.

Oui. Il trouve qu'il faut accepter.

DUMONT.

Je t'ai dit ce que c'était que cette femme, Eugénie. Maintenant, c'est à toi à te prononcer. Telle que je te connais, telle que je t'ai élevée, je suis sûr de ta réponse...

EUGÉNIE.

Je suis de l'avis de Paul.

MADAME DUMONT, avec éclat.

Elle accepte !

DUMONT, consterné.

Tu...! (Regard triomphant de madame Dumont, qui prend Eugénie dans ses bras, comme pour la défendre. — Long silence. — Dumont reprend avec découragement.) Eh bien ! c'est bien ! Je n'ai plus rien à dire. Va remettre ta robe marron.

Eugénie sort par la droite.

SCÈNE V

DUMONT, MADAME DUMONT, PAUL, rentrant par la porte de gauche.

PAUL, radieux.

Eh bien?

MADAME DUMONT.

Allez à l'hôtel du Sauvage, chercher Léontine.

PAUL, souriant.

Oh! Elle m'attend dans ma voiture. (Il se dirige vers le fond. — Au moment de sortir, s'arrêtant.) Maintenant que tout est arrangé, je vais rappeler mon oncle, n'est-ce pas?

MADAME DUMONT.

Où est-il, Monsieur votre oncle?

PAUL.

Au café de la Comédie, en train de lire les Débats. Je vais dire à votre bonne d'aller le chercher de ma part.

Il sort.

SCÈNE VI

DUMONT, MADAME DUMONT.

Dumont est resté assis à gauche, muet et songeur.

MADAME DUMONT, s'approchant de lui, d'une voix douce.

Eh bien, Victor?

DUMONT.

Laisse-moi... Je suis en train de réfléchir... Je me demande en vous voyant tous avoir raison contre moi, si décidément je ne suis qu'une vieille bête.

MADAME DUMONT, tendrement.

Mais bien sûr, que tu n'es qu'une vieille bête!

DUMONT, après un silence.

Ce n'est pourtant pas très bien, d'accepter cet argent-là...

MADAME DUMONT.

Qui volons-nous?

DUMONT, mollissant.

Nous ne volons personne...

MADAME DUMONT.

Tu fais le bonheur de ta fille, de ta femme, de ton gendre. Tu assures l'avenir de tes futurs petits-enfants... Tout ça en pardonnant à ta sœur... C'est un crime, de pardonner à sa sœur?

DUMONT.

Je ne peux pas te dire le contraire. Ça n'a jamais été un crime de pardonner à sa sœur...

MADAME DUMONT.

Tu ne vois pas dans tout ça le doigt de la Providence? C'est la récompense de toutes les peines qui t'arrivent, mon pauvre Dumont. Tu vas pouvoir jardiner toute la vie, maintenant, toute la vie!... Tu auras un intérieur souriant, tranquille. Je ne te ferai plus de scènes...

DUMONT, dont la figure s'éclaire.

Ça n'est pas possible!

MADAME DUMONT.

Pourquoi aurais-je encore le caractère aigri, main-

tenant que les tourments ont disparu?... Et nous allons vivre dans le Midi, Victor, dans le Midi!...

DUMONT.

Un pays où il fait beau tout le temps! (Hochant la tête.) Pauvre Léontine!... Moi qui d'abord avais été si dur pour elle!

Paul et Léontine paraissent au fond.

SCÈNE VII

Les Mêmes PAUL et LÉONTINE.

MADAME DUMONT, se retournant et allant à Léontine.

Entrez, Léontine. Vous êtes chez vous. Nous vous remercions et nous acceptons.

LÉONTINE, aigrement.

Vous acceptez? J'en suis bien aise... Eh bien, moi, je ne donne plus rien!

DUMONT, MADAME DUMONT et PAUL, atterrés.

Hein!

LÉONTINE, sévèrement.

On m'a fait attendre bien longtemps, dans cette voiture! Qu'est-ce qu'on avait de si long à se dire? Qu'est-ce que c'est que ces hésitations? Qu'est-ce que c'est que tous ces affronts-là? C'en est assez, à la fin! Tout à l'heure, quand je suis venue, on m'a reçue comme un chien dans un jeu de quilles!

MADAME DUMONT.

C'était mon mari...

LÉONTINE.

Eh bien! j'en ai assez, je vous le déclare! J'ai douze

cent mille francs au soleil ! J'ai les moyens de n'être méprisée de personne ! Puisque c'est comme ça que ma famille m'a accueillie, je n'en ai plus, de famille ! Gardez vos préjugés, vos idées de l'autre monde ! Vous n'aurez pas un fifrelin de moi, mes enfants !

Elle fait un pas vers le fond. Tous s'elancent pour la retenir.

MADAME DUMONT.

Léontine !

PAUL, *à Dumont.*

Mais parlez-lui donc, vous ! Vous êtes le chef de famille. Faites votre devoir !

DUMONT.

Voyons !... Léontine !...

LÉONTINE, *se tournant vers lui, les bras croisés.*

Eh bien, quoi, Léontine?... Qu'est-ce que tu vas me dire, pour ta défense ? Ça n'était pas d'un sans-cœur, la façon dont tu m'as traitée ?

DUMONT.

Je t'ai toujours promis d'aller te voir...

LÉONTINE.

Mais ta femme ? Il a fallu que tu hésitasses, pour me présenter à ta femme !

MADAME DUMONT.

Mais je n'ai pas hésité, moi...

PAUL.

Mais personne !

LÉONTINE, *toujours tournée vers son frère.*

Et tes diatribes, tes airs de mépris, ce n'était pas de la dernière injustice ?...

DUMONT.

Mais puisqu'on te pardonne !...

LÉONTINE.

Je veux qu'on me comprenne. (Se tournant vers madame Dumont) Avouez-le, Céleste, qu'à ma place vous en auriez fait autant.

MADAME DUMONT.

Mais... bien sûr...

LÉONTINE, se tournant vers Dumont.

Reconnais-le, toi, que j'ai bien mené ma barque.

DUMONT.

Mais oui, tu as bien mené ta barque.

LÉONTINE, après un silence.

N'importe!... Toute une vie d'affection et de respect de votre part ne me le ferait pas encore oublier! Vous m'avez blessée au cœur!

Elle fait un pas vers le fond.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, EUGÉNIE, en robe marron, entrant par la droite.

EUGÉNIE, allant à Léontine, qui s'arrête, surprise, charmée peu à peu.

J'ai appris ce que vous faites pour nous, ma tante. J'aurais trop à vous dire. Il y a des moments où le cœur reste muet... Mais si le ciel m'accorde jamais un fils, il s'appellera Léon.

LÉONTINE, après un instant de violente lutte intérieure, éclatant en sanglots attendris.

Léon!... Ah! tant pis! j'oublie tout! Il n'y a que

la famille... (Embrassant éperdûment Eugénie.) Poulotte, va! Tu es une vraie Dumont, toi! Tu as du cœur!

SCÈNE IX

LES MÊMES, HARDOUIN, entrant par le fond. Il s'arrête sur le seuil, stupéfait.

PAUL, allant à lui, à mi-voix.

Tout est arrangé. Venez que je vous présente. (Il conduit Hardouin à Léontine.) Mon oncle, le colonel Hardouin, officier de la Légion d'Honneur... Mademoiselle Léontine Dumont.

MADAME DUMONT, au colonel, tandis qu'il s'incline devant Léontine.

L'ange gardien de la famille!

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY